Rudy Kohwer



L'interaction objet-sujet dans le processus de signification:

essai sur une méthode du sens de l'intentionnalité dans les perceptions conscientes

EDIÇÕES UESB

UNIVERSIDADE ESTADUAL DO SUDOESTE DA BAHIA (UESB)

Reitor
Prof. Dr. Luiz Otávio de Magalhães
Vice-Reitor
Prof. Dr. Marcos Henrique Fernandes
Pró-Reitora de Extensão e Assuntos Comunitários (PROEX)
Profª Drª Gleide Magali Lemos Pinheiro
Diretora da Edições UESB
Me. Manuella Lopes Cajaíba
Editor
Yuri Chaves Souza Lima

COMITÊ EDITORIAL

Presidente
Profª Drª Gleide Magali Lemos Pinheiro (PROEX)
Representantes dos Departamentos/Áreas de Conhecimento
Profª Drª Alba Benemérita Alves Vilela (DS II)
Profª Drª Delza Rodrigues de Carvalho (DCSA)
Prof. Dr. Cezar Augusto Casotti (DS 1)
Prof. Dr. Flávio Antônio Fernandes Reis (DELL)
Prof. Dr. José Antonio Gonçalves dos Santos (DCSA)
Prof. Dr. José Rubens Mascarenhas de Almeida (DH)
Prof. Dr. Luciano Brito Rodrigues (DTRA)
Profª Drª Sylvana Naomi Matsumoto (DFZ)

Representantes da Edições UESB
Me. Manuella Lopes Cajaíba (Diretora)
Esp. Yuri Chaves Souza Lima (Editor)
Adm. Jacinto Braz David Filho (Revisor)
Dr. Natalino Perovano Filho (Portal de Periódicos)

Produção Editorial

Normalização Técnica
Jacinto Braz David Filho

Revisão de linguagem
O Autor

Editoração Eletrônica
Ana Cristina Novais Menezes (DRT-BA 1613)

Capa
Arte Gráfica: Éric Santos
Ilustração: Elaborada por meio de Inteligência Artificial (IA)

Publicado em: 17/03/2026.

Rudy Kohwer

L'interaction objet-sujet dans le processus de signification : essai sur une méthode du sens de l'intentionnalité dans les perceptions conscientes

EDIÇÕES UESB
Vitória da Conquista – Bahia
2026

Copyright © 2026 by Autor
Todos os direitos desta edição são reservados a Edições UESB.
A reprodução não autorizada desta publicação, no todo ou em parte, constitui violação de direitos autorais (Lei 9.610/98).

Livro selecionado conforme Edital UESB N.º 116/2023
Publicação de livros técnico-científicos em formato digital (e-books)

K85i

Kohwer, Rudy.

L'interaction objet-sujet dans le processus de signification: essai sur une méthode du sens de l'intentionnalité dans les perceptions conscientes/ Rudy Kohwer — Vitória da Conquista: Edições UESB, 2026.

71 p.

ISBN 978-65-87106-98-4

1. Consciência humana. 2. Filosofia. 3. Intencionalidade. 4. Psicologia analítica. I. T.

CDD 150.1954

Catalogação na fonte: Karolyne Alcântara Profeta — CRB 5/2134
Biblioteca Universitária Professor Antonio de Moura Pereira UESB
Campus de Vitória da Conquista

Editora filiada à:

Associação Brasileira das Editoras Universitárias

ASOCIACIÓN DE EDITORIALES UNIVERSITARIAS DE AMÉRICA LATINA Y EL CARIBE

EDIÇÕES UESB

Campus Universitário – Caixa Postal 95 – Fone: 77 3424-8716
Estrada do Bem-Querer, s/n – Módulo da Biblioteca, 1° andar
45031-900 – Vitória da Conquista – Bahia
www2.uesb.br/editora – E-mail: edicoesuesb@uesb.edu.br

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION.....6

PRÉAMBULE.....7

INTRODUCTION.....8

CHAPITRE I
L'ÉVIDENCE DANS UN ÉQUILIBRE : DÉFINITION DE LA MÉTHODE.....17

1.1 L'INFLUENCE RÉCIPROQUE OBJET-SUJET : DEUX RÉALITÉS PHÉNOMÉNOLOGIQUES DU MOUVEMENT.....18
1.2 REPRÉSENTATIONNALISME ET PROPOSITIONNALISME : DEUX PARADIGMES DE LA MÉTAPHYSIQUE.....23
1.3 PARTICULIER ET COLLECTIVITÉ : DEUX RÉALITÉS POUR L'HARMONIE DES CONSCIENCES.....31
1.4 NÉCESSITÉ ET POSSIBILITÉ : L'ÉTENDUE DE LA CONSCIENCE DANS SON ESPACE.....37

CHAPITRE II
LE CHANGEMENT PAR LA MÉTHODE ET COMME ÉTENDUE.....44

2.1 L'EFFORT DANS LES OPÉRATIONS DE DISTINCTION ET D'ASSOCIATION.....45
2.2 ENTRE DISSOCIATION ET ASSOCIATION : L'ARRÊT DANS LA MOBILITÉ.....50
2.3 QUELQUES DONNÉES COMME RÉSULTAT DES RÉFLEXIONS.....58
2.4 QUELQUES CONSIDÉRATIONS COMPLÉMENTAIRES.....62

CONCLUSION.....67

RÉFÉRENCES.....69

PRÉSENTATION

La conscience dans le cerne de la pensée avec ses modalités, telles que la volonté, l'envie, le désir, mais encore la croyance, interroge justement la pensée dans ses modes, tels que le jugement, la connaissance et le sentiment, et dont lesdites modalités leur sont subsumées.

Autrement dit il s'agit non seulement de percevoir les choses et états de choses de la conscience, et ces perceptions toujours sous le signe de l'intentionnalité, mais encore de mesurer les capacités et la probabilité à se percevoir en train de percevoir de tels contenus de la conscience.

Alors si la question du sens relève indubitablement de la thèse de l'intentionnalité du mental et de celle de la perception interne discutées d'un point de vue empirique de la psychologie de la conscience, la question de la pensée renvoie ici aux phénomènes de la conscience.

C'est donc non seulement de ses contenus, c'est-à-dire des choses et états de choses qui la matérialisent, dont il est ici question avec la conscience, mais encore de l'acte de les représenter, sinon de l'acte de les juger, ou de celui de les sentir, le cas échéant de les ressentir.

Et pris en tant que tels, ces actes ont laissé entrevoir une brèche vers les contenus propositionnels générés à partir de contenus représentationnels, une issue qui a en réalité rendu possible des considérations orientées vers la génération d'actes de parole et de la communication.

PRÉAMBULE

Je peux dire que l'idée d'une méthode naquit d'un questionnement qui, après quelques réflexions bien mûri, porta sur l'intention d'une grammaire de type, si puis-je le dire ainsi, transcendantale, ou du moins d'après une approche perceptive de l'énoncé et sa structure syntatico-sémantique. Ainsi, *est-ce qu'un syntagme peut avoir comme origine et correspondance un des trois modes fondamentaux de la conscience*, est la question posée initialement et qui, selon que le point de vue soit celui du propositionnalisme ou soit celui du représentationnalisme, peut également être posée de la manière suivante, à savoir *est-ce qu'un des trois modes fondamentaux de l'activité de la conscience peut correspondre à un syntagme grammatical ?*

Si en conséquence de cette double forme apparaît non seulement un plan ontologique, mais encore non ontologique de la conscience, pourtant je m'en serai toujours tenu au contenu non pas par les choses et états de choses ou la matérialité du monde extérieur, mais plutôt par la matérialité du monde intérieur, c'est-à-dire de la conscience. Seule change la conception ou le sens des observations, soit le contenu de la perception interne en tant que sa matérialité, ou *a contrario* l'acte de la perception en tant que sa forme. C'est donc la perspective d'une conception de l'unité linguistique d'après la thèse de la perception interne, du point de vue de la psychologie empirique avec son unité de la conscience.

Avec ce postulat, j'admets le rapport de la doctrine de l'idéalisme à celle du réalisme, en somme deux systèmes philosophiques pour un point de vue métaphysique sur la conscience, et à laquelle perspective s'est toujours intéressée et s'intéresse encore la psychologie scientifique à propos des relations qui ramifient les changements d'états entre eux, en somme de manière à concevoir la vie intérieure consciente autour d'une unité en psychologie, tant du point de vue empirique que du point de vue rationnel de la conscience. Dans les deux cas le caractère de la conscience est observé d'après ses intentionnalités, d'après ses états naturels.

INTRODUCTION

Cette méthode dont les sources bibliographiques comportent la connaissance du sujet avec les études de Kant (1905), Husserl (1966) et Schopenhauer (1819, 1859), et la connaissance de l'objet avec celles des matérialistes, n'adhère aucunement à la conception absolue de la connaissance, mais à sa relativité avec la doctrine de l'expérience à la confluence.

Avec le scepticisme de Hume (1739), voilà donc l'intérêt pour un empirisme également considéré par l'École associationniste, notamment représentée avec Stuart Mill (1866), et dont les données participatives en tant que relations primaires quant aux objets, poseront ensemble essentialisme et existentialisme, ce premier courant représenté par l'objet, ce second par le sujet.

Aussi, j'admettrai qu'existence et idéalité se rejoignent sur le terrain de la conscience. Cette conviction parce qu'en étant réunies ces philosophies concernent une vision intégrale du sujet, quand bien même avec l'existence l'exercice de la raison inclut la nature et ses phénomènes ; bien qu'ils soient indépendants de la conscience du point de vue de leur origine et réalisation.

Ayant là le germe d'une phénoménologie transcendantale de l'esprit, cependant point d'existence de matière sans le sujet. Il est alors question d'observations sur ses représentations, en somme pour une ontologie de la conscience dont le fond est empirique. Pour principe et en conséquence du lien objet-sujet, l'expérience de la perception subsume aux concepts attribués à la matière.

S'ils sont ceux de temps et d'espace, les notions sont celles de succession et coexistence, et dont il s'agit à proprement parler, donc en termes associationniste, dans lesquelles notions les relations doivent être l'objet des observations qui, d'ores et déjà concernent le rapprochement des deux versants du dualisme cartésien, soit du corps d'avec l'esprit.

Il appert alors l'évidence d'une communication. Et comme tout mouvement suppose de l'énergie et des forces, il s'agit ainsi d'observer les phénomènes de la nature – aussi bien physiques que psychiques – selon leur dynamique qui présuppose le changement, et en réalité pour un équilibre dans les forces entre les représentations qui se succèdent sur le mouvement.

Avec le sujet empirique, la réalité de l'objet dépend de ses représentations. Dans celles-ci, les rapports sont de nature innée, donc le système associant ne dépend que de la matière. Ainsi il en va que, sans le minimum que sont les propriétés essentielles des objets, point de matière qui permette à ce système de déployer son énergie.

De ce paragraphe jusqu'au troisième paragraphe de la page 10, il s'agit d'un extrait de ma thèse, lequel extrait a présenté un intérêt pour composer l'introduction de cet ouvrage. Ce minimum est un

appui pour le scepticisme. Donc, la matérialité des représentations reposerait sur l'énergie ou les forces relatives à la substance que la matière dégage par ses propriétés réfléchissantes. Avec ce minimum comme nécessité, une telle origine se voudrait être l'essence des représentations. Finalement, ce minimum perceptible n'est que la détermination de la perception pure qui trahit la dynamique.

Mais la pureté n'est pas à observer comme étant l'anéantissement du passé par rapport au présent, mais plutôt comme étant la conceptualisation des choses sur la base des phénomènes physiques pris statiquement. Les perceptions pures n'exposent aucunement ces représentations conceptuelles au sujet qui abstrait et généralise par les opérations de sa conscience.

Or, dans ce cas de données médiates de la conscience, point de jugement possible, ni même la contingence de ceux-ci. Les observations doivent s'appuyer sur les changements, c'est-à-dire et non seulement sur les relations entre les représentations, mais encore dans les représentations puisque celles-ci sont déjà un ensemble d'associations qui se succèdent sur le mouvement.

La considération pour ce système associant, avec des associations réalisées d'après les relations primaires dans la matière (Hume, 1739), alors pour le caractère associatif des changements, permet de maintenir des observations sur la base d'une activité normale de la conscience. Grâce aux forces ou à l'énergie, le mouvement est constitutif des changements.

Il est certain que la matière est mobile dans l'angle de la perception externe, soit dans le périmètre des capacités qu'ont l'ouïe et la vision à sentir les substances des phénomènes qui se déroulent dans cette nature alors toujours en mouvement, dont la mobilité des phénomènes est en somme constante, une mobilité qui plus est supposant le changement constant.

Mais il est tout aussi certain que l'homme est mobile dans cette nature – que celle-ci soit ou non organisée n'importe pas, – donc que les représentations qu'il s'en fera pourront être fonction de choix, désirs et volontés, ainsi pour le fondement ou la matérialité de ses jugements et croyances. Alors en deçà de l'essentiel, l'existentiel, donc en deçà de l'universel, l'individuel.

Avec cet aspect transcendantal de la représentation sur lequel les observations s'appuient, le fond des intuitions est la sensibilité. Et ses phénomènes pour observer les perceptions internes du point de vue empirique de la conscience (Brentano, 2008). Médiates ou immédiates, quoi qu'il en soit de la direction des perceptions, elles sont conscientes de par l'aspect sensible des expériences.

Ces expériences dont les sensations sont l'effet des vécus, sont la partie de notre passé individuel et collectif, même pour le présent que je considère, avec notre existence mobile constamment, toujours comme présent passé. Que je fasse en conséquence remarquer les différences dans une représentation, soit leur non appartenance aux relations primaires.

En effet, l'universalité de ces relations dans la matière n'affirment cependant pas que la matière est universelle, puisque comme nous l'avons vu, la dynamique est double, soit objet et sujet mobiles sur un terrain unique, donc qui se rencontrent nécessairement d'après la liberté du sujet vis-à-vis de ces choix et actions.

En fin de compte, bien que tout se rejoigne et peut même presque s'associer, sachant qu'il existe nécessairement des liens même intimement très éloignés, je prendrai la conscience pour base – je préfèrerai ce terme plutôt que celui *d'esprit* vu le caractère de scientificité que prend la raison – des forces d'où partira alors le mouvement des successions.

La conscience est donc déjà vue comme un potentiel où la matérialité, en d'autres mots les sensations, y est mêlée. Si on veut toutefois éclaircir la distinction, la connaissance des qualités

primaires remet aux sciences de la nature (Stuart Mill, 1866), autrement celle des qualités secondaires en appelle déjà aux études de la psychologie, avec entre autres modes le jugement et le sentiment.

Mais cette psychologie sera toujours empirique (Brentano, 2008), puisque l'objet met en commun les deux espèces de qualité, contrairement aux études de Hamilton rédigées par Stuart Mill (1869) sur la question de ladite distinction. Donc, la nature est aussi celle de l'homme avec ses représentations qui existent de par ses jugements et croyances.

Dans l'exercice de sa pensée, ou de sa raison, s'il est alors moins question du mouvement qui relie les deux faces du dualisme cartésien, il est plus question de force avec la conscience, en somme cette vision moniste d'où part les forces (Leibniz, 1898) qui combinent l'effort de l'entendement d'avec l'effort de la volonté.

Les conclusions sur l'essentialisme, à savoir son universalité, attribuent les principes génétiques de la psychologie aux perceptions des propriétés essentielles de la matière ; et son rapport à l'existentialisme justifie que l'expérience est la preuve par les faits d'une combinaison des mécanismes sensori-moteurs, quant aux gestes, d'avec ceux de la cognition, quant aux idées.

Cet exemple d'interaction, comme par exemple s'exprimer à l'oral, ou à l'écrit, suffit pour rapporter la raison à la connaissance existentielle, et comme type au côté de l'entendement rapporté à des mécanismes innés, dont l'action dépend des mouvements sensitifs et moteurs quant aux organes internes, que ceux-ci soient périphériques ou centraux n'importe pas.

Alors que la raison est plutôt rapportée à la volonté subsumée au principe de la liberté qui subordonne ce rapport, elle peut bien sûr être tout aussi sensible, mais réfléchie ou intelligible. Un acte volontaire atteste en effet de la conscience dans son effort quant à la perception d'un objet. En somme, cet effort répond à un jugement en direction d'un contenu de la conscience.

Ce contenu de la conscience que j'appellerai noyau, est le substrat où s'origine la matière pour la conscience, autrement dit pour ce noyau à considérer initialement comme unité subjective, puisque l'ensemble des sensations qu'il contient s'oppose sous l'influence des jeux de force. Dans ce sens la matière est vivante, stimulée et sentie.

Le contenu de la conscience peut également n'être qu'un objet, et cela dans la mesure où une croyance est encore indéterminée. Donc l'objet peut être volatil ou s'effacer du noyau lorsqu'il est encore en l'état de désir. On saisit que la croyance prend naissance à partir d'un désir, donc on saisit qu'il est question d'une liaison entre le sentiment et la croyance. L'intermédiaire est bien la volonté, et toujours dans la perspective du mouvement.

Mais la direction est bien celle du temps subjectif, et qu'un effort de contraction représente selon Bergson (1965), en somme l'effort qui vient rencontrer l'expansion, c'est-à-dire le temps objectif en sens inverse, ou la direction concomitante au déroulement du temps chronologique.

Si pour parler du phénomène psychique dans son entier, lorsque l'origine et la fin sont l'objet de l'intentionnalité, respectivement subjectivé et objectivé, je conçois une seule unité, toutefois sa division prend au moins deux parties, soit les *stimuli* dans le noyau et la perception interne qui se déroule de l'extérieur, soit le processus d'objectivation en tant que réponse aux *stimuli*.

Mais pour saisir la totalité du processus qui caractérise un tel phénomène par nature intentionnelle, il est soumis à un principe déterminant, soit la causalité et dont la cause est un sentiment ayant pour effet la stimulation des sensations dans le noyau qui, alors va par expansion créer une perception consciente concomitante au temps objectif.

Par conséquent, expansion et contraction résultent de deux directions opposées, donc de forces qui s'opposent, mais toujours dans l'objectif d'une même réalisation, soit l'objet ou le phénomène de l'intentionnalité. S'il est question d'une direction allant de l'intérieur du noyau vers la portion externe du mouvement, c'est l'acte de la volonté à réaliser le désir, ou le sentiment.

S'il est question de l'autre direction, celle allant de l'extérieur vers la partie interne du noyau et que provoque le jugement, j'ai là les trois modes fondamentaux de l'unité de la conscience en psychologie, soit le sentiment, le jugement et la représentation, cette dernière qui est l'objet de l'intentionnalité.

L'intentionnalité participe des représentations, autrement dit les représentations manifestent l'intentionnalité de leurs objets. Selon la psychologie du point de vue empirique (Brentano, 2008), les trois modes fondamentaux de l'activité de la conscience peuvent avoir un objet commun, seule change en réalité la manière de le réaliser.

Toutefois, la représentation domine lorsque le jugement et le sentiment la présupposent toujours. La représentation est alors l'objet de l'intentionnalité, et la corrélation de ces trois modes de l'activité de la conscience montre qu'il appartient un objet au sentiment. Toutefois, la satisfaction d'un seul objet de l'intentionnalité ne signifie pas un seul acte de la volonté.

En effet, s'il est question de certitude pour fonder une croyance en quelque chose, alors l'acte de la volonté peut ou doit être renouvelé, en somme une pluralité observée en aval avec l'exposition des modalités quant aux croyances, en deçà de celles des désirs. En attendant, qu'on s'attache au temps subjectif par lequel la détermination des concepts de la liberté est pratique.

Ce point de vue pragmatique de l'intentionnalité est la raison pour laquelle les choix du sujet ne sont pas tous volontaires. Finalement ils dépendent également de lois suprêmes, telles que la morale, l'éthique, l'esthétique et la religion (Kant, 1888, 1905). Le présupposé qui combine la représentation et le jugement, montre la direction du temps.

En effet, quand bien même on s'imagine qu'il doit être question du temps objectif lorsque la représentation est l'objet de l'intentionnalité, toutefois le jugement le réalise indirectement, en somme à travers les actes de la volonté qui redescendent dans le passé pour trouver les potentialités nécessaires à la satisfaction de l'objet de l'intentionnalité, ou à la certitude pour une croyance.

Donc, subjectivité et indirectivité ont un caractère de synonymie qui leur est commun, et l'expérience ne concerne jamais le présent actuel, puisque je considère ce présent comme étant toujours déjà passé, donc que l'expérience intéressée par la volonté se trouve dans le passé ; donc en tant que données médiates de la conscience.

Ce lieu commun à l'individualité est là où la volonté vient puiser l'énergie nécessaire au remplissage du contenu de l'objet de l'intentionnalité. Les actes de la volonté recueillent l'énergie dans ce lieu commun où ces actes fixent leur direction pour ensuite revenir en le sens de la direction du temps objectif, ainsi satisfaire au contenu de l'objet de l'intentionnalité.

Dans le cas de la pratique d'une croyance, le contenu de son objet n'est pas nécessairement composé de l'attitude qui attesterait de la croyance même pour une religion. En effet, il est certain que l'acte de la volonté peut, en autres objets, avoir le but de remplir des conditions telles que la charité, l'accompagnement familiale. Le scepticisme soutient cette perversion.

Si bien que les expériences ou fragments sous forme d'images-souvenirs, sur lesquels se fixe la direction de la perception, concernent des traits de caractère liés au goût, au bien, à la générosité du bon. Des contenus différents et une divergence quant à l'objet de l'intentionnalité objectivé, sont deux cas de figure qui pourtant convergent vers une même croyance.

Mais Kant (1846, p. 107), sur les jugements de goût et du bon, justifie ces deux cas de figure, à savoir la « finalité objective est ou bien externe, et c'est alors l'*utilité*, ou interne, et c'est la *perfection* de l'objet ». Cette finalité externe prouve son objectivité, c'est-à-dire son utilité pour l'humanité, avec le courant de la pragmatique pensé et suivi par James (1911, 1913).

La question de la finalité interne recouvre la question de la liberté face à une volonté qui, dans la finalité externe, n'a comme seul motif que celui de se conformer à ce qui est bon pour l'humanité, par exemple une croyance commune ; alors que seule la finalité interne a pour objectivité le résultat d'un choix plus individuel ou personnel, surtout parmi plusieurs motifs.

Bien sûr, le motif choisi sera celui dont l'impact sur le désir, ou la volonté, sera le plus élevé d'un point de vue affectif, mais rapporte aussi à une gamme plus complète d'expériences, donc à un passé plus vaste en matière de vécus et sensations. Dans ce cas de volonté, elle n'est plus pratique et universelle, mais intime et individuelle.

Or, ayant le choix de l'expérience, le sujet nourrit le jeu du scepticisme dont l'attitude ne tient qu'à un esprit de comparaison et opposition. Sans adhérer vraiment à la croyance pour le quelque chose d'un sentiment, il s'oppose ainsi à la valeur de vérité qu'ont les idées que défend James (1913), avec une théorie générale de la vérité qui conçoit l'utilité du sentiment pour l'humanité.

Désirer la volonté pour la réalisation d'un objet commun, c'est avoir la conviction de se manifester en groupe pour le maintien du *statu quo* bon pour l'ensemble du groupe. Ce sentiment collectif révèle toute sa force et son pouvoir à travers les grandes croyances et modes de vie rationnels. C'est là une harmonie préétablie pour une forme de pensée universelle.

Or, est-ce que ce pouvoir commun sur la liberté sait réellement démontrer son horizon théorique, en somme lorsque la totalité des expériences est réduite au seul sentiment du bon et du bien pour l'humanité ? En effet, les représentations qui tournent autour d'un axe commun de pensée, ne sont pas celles qui peuvent valider les changements.

Avec cet horizon commun pour un objet, les observations sur la pensée ne peuvent pas compter sur la détermination par le temps et l'espace parmi la matière ou l'objet, donc qui ne comptent pas parmi ces représentations. En réalité seules comptent l'habitude et la reproduction. C'est là un retour à grand pas sur le scepticisme avec sa relation de causalité par nécessité subjective.

Ce n'est pas que ces déterminations ne comptent plus parmi les chaînes de représentations, mais la nécessité des réflexions par rapport à des choix est vaine, puisque les jeux sont faits, ou pour ainsi dire les mêmes successions de représentations, ou d'éléments dans une représentation, sont toujours reproduites spontanément.

Dans le cas des successions que détermine la relation de causalité par nécessité objective, ce n'est pas que l'entendement conduit mécaniquement la pensée aux concepts, ou bien même à la matière avec ses qualités primaires, mais plutôt que la raison détermine son contenu par rapport à l'objet dominant.

À savoir, l'observation d'une succession de représentations concernant un concept, a comme point de référence la dominance d'un objet pour la primauté de la reconnaissance qui, ainsi localise les autres objets du même genre de part et d'autre de l'objet dominant. La raison s'attache aux perceptions des coexistences, tandis que l'entendement à celles des qualités.

La perception révèle d'abord, et ainsi faisant office d'observation, le rapport des unités, ou des représentations, et dont la succession a ensuite pour détermination le temps objectif, par rapport à la signification des objets ou événements dans la visée de l'objet dominant, c'est-à-dire de l'objet de l'intentionnalité.

Autrement dit, l'avant et l'après de l'objet dominant, ce dernier étant le point de référence pour ainsi déterminer un espace, ne sont d'abord perçus que de manière inconditionnelle vis-à-vis du temps déterminant, qui est alors vain, c'est-à-dire que d'après un ensemble de ressemblances, en somme des perceptions rendues possibles que d'après la connaissance des qualités d'objets.

Et par la suite de ces dissociations ou abstractions, les associations *a posteriori*. En d'autres termes, des objets seconds par rapport à l'objet premier, c'est-à-dire dominant, révèlent cette fois-ci leur succession aux perceptions que d'après le temps objectif, celui qui s'écoule chronologiquement.

Suivant la science qui rapporte que les relations de causalité ne peuvent concerner le sujet qu'en lui attribuant l'a priorité dans les opérations de la conscience, on remarque que seul le deuxième moment est concerné. Cette donnée scientifique ne traite alors que des opérations de généralisation, et non de celles concernant les abstractions ou dissociations.

Or, ce n'est que sous le signe de la perception des qualités primaires de la matière que le sujet est hors de cause. À l'inverse, dès qu'il s'agit de nuancer, les liens de cause à effet entrent en ligne de compte pour les jugements qui ainsi participent à la satisfaction de l'objet de l'intentionnalité.

À cet instant la compréhension prend place, pour Bergson (1965) étant un mélange de la mémoire vraie d'avec la mémoire de l'habitude, pour Kant (1846) l'avènement du supra-sensible ; en somme la suppression du temps objectif à la place duquel vient le temps subjectif pour la compréhension du phénomène d'appréhension, c'est-à-dire de l'espace organisé.

C'est ici les fondements pour une méthode qui soutiendra en aval une réflexion sur la mesure de l'étendue du phénomène de l'intentionnalité, relativement au problème des restrictions de la mémoire. Pour Kant (1846), cette extension de l'esprit ne peut plus concerner la sensibilité, mais plutôt le supra-sensible qui à première vue participerait de la résolution dudit problème.

Les choix pour l'expérience sont un retour sur l'individualité qui organise alors le comportement et les attitudes, ou les modes de pensée, moins dans une perspective associante ou ressemblante au collectif, mais plus en accord ou en ressemblance avec soi-même, c'est-à-dire avec le moi qui possède déjà son fond d'appartenance (Husserl, 1966).

Par conséquent, ce n'est plus la possibilité d'une théorie centrée sur le collectif. Hormis les exceptions avec le cas des sosies, soit des ressemblances parfaites, l'objet n'appartient qu'au sujet, car ce sont ses expériences personnelles qui constituent l'objet. Pour les observations de la personnalité, l'appartenance de ce qui est étranger est donc moins considérée.

Le moi, c'est d'abord l'intégralité de son expérience dans le noyau qui, subjectif, ne peut pour le moment concerner aucunes opérations d'abstraction, c'est-à-dire rien qui ne touche au particulier. Subjectif tant qu'il est laissé libre ou ne subit pas l'influence des choix, mais qui pourtant demande et pour définir pleinement les expériences, des explications qui incluent l'autre.

Et cette demande étant donné que la participation de ce dernier est constitutive de l'appartenance de l'autre, en fin de compte du moi. Un exemple intéressant est l'interaction orale entre un locuteur et un interlocuteur. En plus d'être fonction de l'énoncé du premier, la réplique du dernier peut sinon montrer de l'intentionnalité.

Le compte rendu de Chomsky (1969, p. 22) sur le comportement verbal s'accorde avec cette considération, en somme lorsque nous « ne pouvons pas prédire le comportement verbal à l'aide des stimulus qui sont dans l'environnement du locuteur, puisque nous ne savons pas quels stimulus fonctionnent jusqu'à ce que locuteur réponde ».

Cette démonstration, laquelle vaut aussi pour l'énoncé du locuteur, cependant ce dernier pouvant également répondre en fonction de l'intentionnalité dans l'énoncé de l'interlocuteur, montre que les choix de l'interlocuteur, pour composer ses réponses ou répliques, sont assujettis à quelques éléments de l'environnement et dont les abstractions savent rendre compte.

Que l'intentionnalité appartienne à l'un ou à l'autre, elle est à chaque fois ce qui réalise une partie du moi, de son appartenance. Du point de vue linguistique ou d'une théorie de la communication, les observations ne peuvent formuler des explications sur les acquis de l'expérience du locuteur, qu'en rapport à la réponse de l'interlocuteur, et *vice versa*.

La réflexion qui porte sur les échanges entre les consciences, où il est question de synthèses et motivations, concerne ce qu'assimile le moi et l'autre, et cette assimilation pour la complémentarité chacun de son appartenance. En associant la Monade (Leibniz, 1898) au moi, ces assimilations rapportées aux quelques éléments de l'environnement concernent l'information ci-après mentionnée.

À savoir, qui plus est à titre de soutenance théorique, Simondon (1989, p. 199) quand recevoir « une information, c'est en fait, pour le sujet, opérer en lui-même une individuation qui créée le rapport collectif avec l'être dont provient le signal ».

L'opération peut consister au changement pour une attitude qui, verbale ou non verbale, s'accorde avec l'émetteur ou le récepteur du message. L'environnement de l'un ou de l'autre, c'est-à-dire de leur vie intérieure, est composé avec des acquis d'expérience, savoirs et savoirs-faire qui participent au contexte énonciatif.

L'intentionnalité qui est nécessaire, réalise l'idée qui doit provoquer chez le récepteur les impressions qui vont d'abord identifier l'objet de l'intentionnalité conçu par l'émetteur, puis le satisfaire par un changement, c'est-à-dire par une attitude appropriée du corps et/ou de la conscience.

C'est que pour Stuart Mill (1866, p. 21) tous « les états de l'esprit ont pour cause immédiate, soit d'autres états de l'esprit, soit des états du corps ». Entendons bien que les observations sont sur les échanges ou interactions, soit entre un état d'esprit dont l'appartenance est une conscience, et un état d'esprit dont l'appartenance est une autre conscience.

Quoi qu'avec Husserl (1966), il appartient toujours quelque chose d'autrui dans le moi. Les données immédiates de la conscience d'après la thèse de Bergson (1889), soit les images et rapportées à la thèse de Brentano (1874) sur la perception interne lorsqu'il s'agit d'échanges, montrent le cheminement de l'échange pour la réponse par rapport aux *stimulus* qui impressionnent l'interlocuteur.

C'est que finalement avec Brentano (2008, p. 419) l'image « consécutive apparaît aussi présente que l'impression qui vient immédiatement du dehors. Là où elle est donnée, elle se lie aux impressions qui suivent comme du simultané à simultané ». Une fois encore, cette présence montre que l'intentionnalité est jouée d'avance.

Cette consécution renforce mon hypothèse selon laquelle les données de la conscience auraient toujours de l'intentionnalité, puisque chaque ordre de leur succession est déjà contenu dans l'intentionnalité même ; quand bien même « cette histoire de *contrôle par le stimulus* cache simplement un retour complet à la psychologie mentaliste » d'après Chomsky (1969, p. 22).

Mais l'intuitionnisme est inévitable puisque l'intentionnalité est là dans les actes de langage en direction de l'objet et pour sa satisfaction. Et cette hypothèse mêle qui plus est « l'empirisme de Hume, qui réduit tout contenu de conscience à la combinaison d'impressions simples et identifie l'objet lui-même au contenu », selon Schérer (1967, p. 85).

En revanche, ce n'est pas que la thèse des idées innées et la psychologie mentaliste mettent à mal cette combinaison, laquelle ressort comme telle avec mon hypothèse, à savoir les ordres de succession, mais tout de même, la réponse de l'interlocuteur est plutôt fonction du phénomène d'appréhension que de la force illocutoire ou état psychologique du locuteur.

En ce sens l'impression des *stimuli* ne maintient que l'attention de l'interlocuteur, elle ne produit aucunement le contenu propositionnel de son acte à lui, en tant que réponse ou réplique aux *stimuli* du locuteur. Mais l'absence du rapport des sensations alors restées passives dans le noyau, donc restées subjectives, d'avec la pensée pour réaliser l'objet, problématise le temps subjectif.

Si j'attribue l'essence du mouvement qui fait se rencontrer la force d'expansion et celle de contraction, et selon les termes de Bergson (1965), ou l'attraction à la répulsion en les termes de Kant (1862), ou encore le temps objectif au temps subjectif, au principe leibnizien de raison suffisante, je dépasse les actes de langage assertifs qui ne font qu'affirmer, ou que nier.

Autrement, l'acte engageant, le directif, le déclaratif et l'expressif, en théorie des actes de discours (Vanderveken, 1992) (Searle, 1982, 1985), possibilisent déjà les observations sur les vérités nécessaires qui s'approprient la notion de *condition de satisfaction*, selon la terminologie adaptée à ladite théorie contemporaine du langage.

Ce sont ces structures syntaxiques toutes faites, ces ordres de succession tout préparés, ces combinaisons syntatico-sémantique toutes conçues, qui sont innées, soient les structures profondes ou cognitives du langage. Même les animaux domestiques tout juste dressés, montre une attitude appropriée à un acte de langage directif, proféré par l'être humain.

Le récepteur du message réplique avec une image déjà toute prête, étant prédisposée dans la conscience. Cette image sera le contenu propositionnel qui satisfera la force illocutoire de l'émetteur ; que Searle (1985) et Vanderveken (1992) appellent état psychologique du locuteur, en l'espèce de la philosophie contemporaine du langage.

À ce stade des observations, il est impératif qu'elles fassent remarquer que, non pas une mais deux consciences constituent la proposition, soit la force illocutoire par le locuteur et qu'une proposition principale marque en termes de grammaire méthodique, et, le contenu propositionnel par l'interlocuteur et qu'une proposition subordonnée marque, en les termes de cette grammaire.

L'importance de la remarque lorsque, sous le coup de l'appréhension, la conscience est dans une logique de rétrospection. Cette logique signifie que les impressions dégagées par le locuteur, répondent virtuellement à l'image de l'interlocuteur, « de sorte que ce qui est composé maintenant doit, à ses yeux, l'avoir été toujours » et selon Bergson (1934, p. 26).

J'appelle *présent actuel* le point de contact *stimulus*-réponse, c'est-à-dire l'actualité ou l'intervalle dans lequel l'objet de l'intentionnalité fait partie de la réalité. Dans son rapport au mouvement, l'interaction mêle le passé d'avec le présent et, selon l'essence du mouvement, que je parle respectivement de force d'expansion et force de contraction.

Encore respectivement, il s'agit du temps objectif et du temps subjectif, avec à la confluence un intervalle de durée. Cette introduction s'achève en soulignant que, si la réalité du mouvement est son caractère d'être infini, il est par nature divisible, et, la dualité ci-dessus considérée permet de dire que ce présent actuel l'achève avec une position dans son espace.

Le rapport du *stimulus* d'une conscience avec son image impressionnée par une autre conscience, et cette impression au moyen d'un acte communiquant, montre l'harmonie, autrement dit une harmonie préétablie pour considérer la réalité de la durée, en d'autres mots la mémoire intérieure au changement et d'après Bergson (1968).

Bien qu'avec cette mémoire le présent actuel ne se perde jamais et devienne un phénomène du supra-sensible de la conscience (Hegel, 1859; Kant, 1846), rien n'indique encore la possibilité de sa mesure, soit celle de l'intervalle de la durée du moi en tant que représentation intime du temps. Pour rappel, le fondement de la méthode suit le modèle de l'arithmétique, un rapport en réalité associé à la succession des entiers pour l'unité et par la mémoire dans ses opérations.

CHAPITRE I

L'ÉVIDENCE DANS UN ÉQUILIBRE: DÉFINITION DE LA MÉTHODE

Le compromis selon lequel le parallèle Descartes / Kant débuta ma réflexion, respecte l'ordre des avancées scientifiques de la psychologie orientée philosophie de la conscience, celle qui ait pu à la fois faire la distinction entre l'entendement et la volonté, mais encore le rapport de ces deux facultés rapportées à l'intelligence humaine.

D'un côté la doctrine de la nécessité absolue, pour les fondements de la méthode cartésienne du doute ; de l'autre celle de la nécessité relative tirée des données de l'expérience des sensations quant aux phénomènes de la nature, mais qui malgré tout et pour produire de la matière aux perceptions internes, rend possible la connaissance discursive (Kant, 1905) avec les opérations de l'entendement. Enfin à la confluence du doute et de la certitude, le scepticisme.

Avec la notion de nécessité, le sujet qui détermine l'effet d'une cause dans une perception consciente n'a, du point de vue du scepticisme de Hume (1739), d'autres choix que d'attribuer à l'habitude la raison selon laquelle la nécessité, qui conçoit les relations de causalité comme étant inévitable dans la nature, est subjective.

À l'inverse, avec le sujet kantien contre cette raison subjective dans le sens propre du terme, c'est-à-dire dans le sens d'indéterminable et qui alors attribue la raison à l'habitude de répéter les phénomènes de la causalité, la nécessité est objective, c'est-à-dire que la connaissance des objets du phénomène est déterminée d'après l'ordre de succession des représentations, mieux disant d'après le temps objectif ou chronologique.

Kant (1905) attribue de la réalité au principe de nécessité, en spéculant sur une esthétique transcendantale de la matière, en répondant ainsi à Leibniz (1898), pour lequel auteur même l'imperceptible peut être perçu et senti, et cette possibilité dès lors que la nature et sa constitution sont totalement connaissables, soit des plus petits au plus grands de ses éléments, et cet absolu de la connaissance en passant par les relations et associations de phénomènes.

Quoi qu'il en soit, la nature ainsi faite est toujours immanente pour la sensibilité interne des perceptions conscientes qui, alors se suffiraient difficilement à elles seules pour l'acquisition des connaissances intelligibles, donc à partir des choses et états de choses de et dans la conscience. Bien qu'il faille une harmonie, l'intelligible est somme toute mêlé au sensible.

C'est une autre nécessité que de débuter avec un équilibre entre ces deux doctrines, celle de la relativité de la connaissance humaine et celle de l'absolu, et pour ainsi ne pas modifier les objectifs prévus, toujours centrés sur le temps, en une histoire de l'une ou de l'autre, ou bien même des deux comparées après évaluation des principes.

1.1 L'INFLUENCE RÉCIPROQUE OBJET-SUJET : DEUX RÉALITES PHÉNOMÉNOLOGIQUES DU MOUVEMENT

Je m'en tiens aux considérations chez Husserl (1966) sur la conscience originelle du temps, Bergson (1965, 1968) sur l'expérience de la durée, enfin Hegel (1859) et Leibniz (1886, 1898) quant à la théorie du mouvement, abstrait eu regard de celle du mouvement concret quant à ce dernier auteur ; afin de tirer le meilleur parti des considérations sur les deux notions suivantes, soit le temps et l'espace.

Faute dans un premier temps d'une unité précise de mesure au sujet de la connaissance sur l'étendue des phénomènes psychiques, je rapporterai les modalités de la croyance et celles du désir, et cet apport afin de combler ces manques alors par des degrés, tels que respectivement le soupçon, la supposition, la certitude, et, le vouloir, le souhait, la convoitise.

Avec la perception du phénomène pour mes observations, lequel phénomène concerne la perception d'un contenu ou objet en tant que direction de la conscience, donc du point de vue empirique de la psychologie, j'ai alors pu solliciter les données quant à la thèse de la perception interne et celle de l'intentionnalité du mental, consacrées à Brentano (2008).

Cela étant dit, avec cette direction qui amène aux conditions extrinsèques à la conscience, l'espace de la conscience en tant que « représentation nécessaire *a priori* qui sert de fondement à toutes les intuitions extérieures », apporte avec Kant (1905, p. 66) la possibilité d'observer la perception des contours de l'objet, mais encore leurs simultanéités et coexistences.

En revanche, la méthode suivie instaure d'ores et déjà une différence à faire entre la notion de simultanéité et celle de coexistence, cette dernière étant la conséquence de la mémoire saturée. L'effet d'une quantité trop élevée d'objets signifiants en tant que simultanéités, confère alors à l'espace une étendue qui se déploie par la coexistence de ces significations, toujours en tant que contenu ou matière.

Par exemple, avant même que la mémoire ne réussisse plus à reconnaître l'image-souvenir contenant une quantité précise pour elle d'un entier, elle se réalise avec le phénomène d'appréhension qui lui permet de projeter la perception interne dans ledit contenu. Ce moment est un début d'intervalle de durée ; avant c'est une simultanéité, après c'est une coexistence.

Mais si l'après se continue, les coexistences deviendront chaque fois des simultanéités et dont les intervalles entre elles seront tout autant de positions dans l'espace de la conscience. C'est la raison pour laquelle le modèle de l'arithmétique soutient ma méthode de manière *a priori*, par rapport à la géométrie dans le cerne des considérations de Kant (1905).

Cette description des liens entre les simultanéités ou coexistences en tant que données de la conscience (Brentano, 2008), permet somme toute l'explication des liens entre les formes d'objets, soit l'explication des propositions apodictiques ; en allant du général au particulier pour découvrir la connaissance subjective.

Schopenhauer (1859, p. 102) explique la manière dont la mémoire évite ses restrictions, à savoir « elle a recours à cette propriété des concepts [...], d'être contenus les uns dans les autres ; elle s'empare avant tout des sphères les plus étendues comprises dans le concept de son objet, et en déterminant leurs rapports mutuels, tous leurs éléments se trouvent déterminés du même coup ».

Si la mémoire en appelle à la coexistence, et pour lui venir en aide dans son travail de rétention, toutefois je me suis éloigné du terme de juxtaposition, lequel terme est pourtant considéré comme synonyme de ce premier. Dès lors que j'ai conçu le temps subjectif pour ma méthode, cette notion m'a semblé inappropriée, ou plutôt mieux adaptée pour le temps objectif qui rappelle, avec son terme de succession, justement un effet de juxtaposition.

Si la coexistence, au secours de la mémoire, étend le périmètre quant à l'espace de la conscience, toutefois la notion de coexistence suppose celle de distance, qui elle-même suppose celle de mouvement. Et puisque par nature l'espace de la conscience n'a aucun contour ni limite, ne serait-ce par la matière, mais qui finalement n'a aucun ordre de grandeur définissable vu le pouvoir d'élasticité et de rigidité qu'a la conscience, il m'a fallu observer sa réalité.

Toutefois, la matière a aussi sa réalité qui n'est pas que celle du sujet, en somme elle a sa propre existence ou présence dans cet espace de la conscience, c'est-à-dire que si cet espace est le substrat des idées innées, alors ce que cet espace est sans être perçu, est déjà l'objet étant perçu, d'où la présence dans l'absence de l'objet pourtant et alors existant.

La distance suppose l'espace, la vitesse suppose le temps, la différence entre la distance et la vitesse revient à la durée du mouvement parcouru entre deux positions dans l'espace. Plus la vitesse du mobile est élevée, plus la capacité de rétention de la mémoire est extensible, en somme une étendue du phénomène psychique en conséquence fonction de la vitesse.

Le diagnostic de la mémoire, quant au souvenir de la quantité non pas des unités ou représentations, mais de la quantité d'un entier répété, projette les observations dans l'environnement du phénomène d'appréhension, lequel tient d'un déterminisme, soit celui du temps subjectif.

En deçà de cette force de contraction exercée sur le mouvement de la conscience, l'autre force qu'est l'expansion suivant le temps objectif et dans l'ordre duquel les sensations se succèdent pour composer ou recomposer l'objet, soit le divers du phénomène en les termes de Kant (1905) sur le rôle de cette condition extrinsèque à la conscience.

Si la succession du divers met en évidence les méthodes ordinaires de la psychologie associationniste, en plus des groupes de possibilités permanentes quant aux objets existants dans l'absence, toutefois ma méthode ne considère le temps objectif qu'*a posteriori*, puisqu'avec le phénomène d'appréhension elle tient pour *a priori* le temps subjectif.

Si avec Kant (1905, p. 75) l'inverse dit que le temps objectif parfait l'aspect qualitatif du phénomène, en plus d'appartenir au statut de l'unité lorsque ce lien « détermine le rapport des représentations dans notre état interne », le temps subjectif, lui, s'attache à l'aspect quantitatif du phénomène, et puisqu'il détermine le nombre d'entiers avant restriction de la mémoire.

En confrontant ces deux réalités du phénomène de l'intentionnalité, j'ai alors exposé le présent au passé et le présent à l'avenir. Autrement dit, en apportant le point de vue modal, qui déjà prévaut pour l'aspect linguistique du phénomène d'appréhension dans la pensée, il s'agit de considérer le présent imparfait quant au passé, et le présent parfait ou continu quant à l'avenir.

Toutefois, ce n'est pas tant de l'essence sensori-motrice du présent dont je tiens compte pour les observations, mais plutôt de celle du mouvement. En effet, avec la force d'expansion et la force de contraction, le point de contact précise mieux le positionnement des observations, soit le présent actuel en tant que durée du moi, ou d'actualité de la mémoire arrivée à son terme.

À ce terme, soit à son point de saturation qui est pour ainsi dire le point de retour nécessaire au rappel-souvenir de la quantité répétée, cette mémoire définit l'essence du changement. Tout l'édifice des observations sur la pensée repose alors, non pas sur l'homogénéité du mouvement, mais plutôt sur son hétérogénéité et sa rupture.

Pour attribuer une valeur de vérité à la pensée, j'encadrerai qui plus est les actes de la pensée, et cet encadrement en m'appropriant le sujet kantien ainsi défini par Stuart Mill (1869, p. 14), soit en plaidant « en faveur de la dignité morale de l'humanité ». J'ajoute ainsi le courant de la pragmatique pour les idées vraies qui s'attribuent alors une part de l'objet de l'intentionnalité.

Avec l'espace et le temps, il s'agit respectivement de simultanéité et succession de coexistences ; en les termes de l'École associationniste. Ainsi, et cela est également vrai avec le dualisme défendu par le cartésianisme, la détermination de l'espace dépend de certitudes apodictiques, en l'espèce de la mathématique pure défendue par Kant (1905), et la détermination du temps dépend du mouvement, en l'espèce de la physique mathématique.

Face à la volonté pour la réalisation des objets de l'intentionnalité, le rapport de la connaissance intuitive à la connaissance subjective relève, non seulement du domaine de la compétence, mais encore de celui de la performance.

Mais avec la science et mes considérations pour le modèle de l'arithmétique au-dessus de celui de la géométrie des formes, la méthode suivie est celle de la déduction qui cherche, par l'hypothèse d'un mode formel, rationnel ou général de pensée, à révéler sous une attitude la multitude d'intuitions, c'est-à-dire d'expériences alors possibles pour la vérité de l'évidence ; et non pas celle de la certitude comme le veut la géométrie avec l'intuition de ses formes pour la connaissance intuitive.

À ce propos, Schopenhauer (1859, p. 105-106) avec le jugement « qui consiste à transporter fidèlement et avec précision la connaissance intuitive dans la conscience abstraite, et qui fait ainsi fonction d'intermédiaire entre l'entendement et la raison ».

L'évidence, au respect d'un équilibre entre la relativité de la connaissance et son absolu, est l'étendue de la connaissance qui, en ce sens ne tient pas que des jugements analytiques, mais également des jugements synthétiques, soit ceux qui peuvent embarquer d'autres concepts pour des séries identiques d'expériences possibles. Voyons maintenant avec le point de vue de la logique sur la pensée.

En deçà de l'entendement, soit outre la loi de causalité qui attribue les objets, leurs qualités, à un concept donné et guidé par le principe d'appartenance ou d'identité, la raison avec son mode de jugement qui, non seulement applique des rapports entre les concepts, mais encore et alors multiplie les associations pour ainsi rendre possible les premiers changements.

Face au problème de la certitude relativement à l'emploi du concept de causalité dont découle la loi d'inertie, je demande alors le principe d'évidence pour vérité des actes de la volonté, soit la performance qui cause les objets de l'intentionnalité. En plus de cette loi de la causalité, le temps objectif est la détermination du lien quant à ses deux principes, soit la cause et son effet.

Pour terminer, le mouvement de ce temps, mouvement étant concomitant à la force d'expansion de la conscience, ne sollicite aucun effort d'attention pour le déroulement des expériences de cette conscience, dont l'activité est dite *normale*. Mais avec l'autre espèce de temps, soit le temps subjectif, l'effort sollicité d'attention se traduit par une force de contraction.

Puisque l'effort causé par la conscience – un effort en réalité causé par l'acte de la volonté dans sa réalisation vis-à-vis de l'objet de l'intentionnalité – et l'écoulement continu de l'activité normale de la conscience ont le mouvement pour même axe ou espace, la force d'expansion et la force de contraction, et puisque inversées sur le même mouvement, se rencontrent.

Et cette dernière force vient non pas occuper la conscience à autre chose que ses habitudes, mais vient, quoi qu'il en soit du type journalier d'habitudes, détourner la conscience de n'importe quel schéma habituel de sa pensée. Les intentionnalités pour des objets créent en réalité les changements sur le mouvement.

Pour cause des premiers changements, le sujet et son attitude se tenant par une série de jugements de valeur. Mais la matière est là, permanente, constante et toujours mobile sur le terrain de la nature où le sujet immobile, c'est-à-dire arrêté dans son effort d'attention, constate sa propre durée. C'est également là le constat d'une hétérogénéité dans le mouvement.

En outre, pour cause de l'activité normale de la conscience, non pas le sujet, mais cette fois-ci les objets avec leurs substances matérielles qui règlent la force d'expansion de la conscience, et ce réglage selon l'intensité et la diversité des sensations senties sur les organes des sens toujours présents au milieu de l'environnement matériel changeant, évoluant constamment.

Avec son point de vue sur le sujet et son point de vue sur l'objet, il appartient respectivement à la conscience son monde intérieur, soit la perception du vécu et senti de sa personnalité, et son monde extérieur, soit la perception du vécu et senti de son impersonnalité. C'est en quelque sorte, respectivement, le sentant et le senti.

Les deux forces opposées, l'expansion et la contraction, réalisent la nature du mouvement, créent une actualité en leur point de rencontre, soit un présent actuel auquel je peux tout de même attribuer le présent de Bergson (1965), celui dont l'essence est sensori-motrice, mieux disant dont le passé sensible vient rencontrer le présent moteur.

Mais comme souligné auparavant, avec cette essence il ne s'agit que des mécanismes relatifs à la constitution des organismes humains. Ce point de contact, qui intéresse pour le changement qu'il produit en vue de réaliser l'objet de l'intentionnalité, sollicite quoi qu'il en soit des observations sur les deux forces, en somme une sollicitation pour l'explication de la condition de satisfaction quant à l'objet de l'intentionnalité.

Ce point faisant la conjonction, les deux points de vue de la conscience, soit le sujet et l'objet, révèlent qu'il peut s'agir de la thèse de Brentano (2008) quant à la perception interne, avec en somme la perception interne dirigée sur la perception de l'objet, et cette dernière perception dirigée sur les choses et états de choses du monde de la conscience.

Certes, je me suis reporté à une espèce de conjonction, celle qui est constante et nomme les relations primaires trouvées chez Hume (1739), entre autres la causalité, le temps et l'espace. Mais je me reporte maintenant à sa comparaison par l'analogie avec la conjonction trouvée dans les grammaires méthodiques du français, en somme à propos de la phrase complexe.

Avec ces grammaires il est question des notions de juxtaposition, subordination et coordination, en somme des conjonctions qui, ensemble lorsque les observations encadrent le mouvement dans son entier, incluant alors la coordination, mêlent la force d'expansion dont la régularité est influencée par les perceptions des événements du monde extérieur, à la force de contraction dont la volonté est influencée par les perceptions du monde intérieur de la conscience.

Pour rappel avec Riegel, Pellat et Rioul (2016, p. 783), « par addition ou suppression d'une conjonction de coordination, les juxtapositions se convertissent en coordinations, et inversement ». Cette conversion indique en réalité que le motif d'une conjonction peut contribuer à la résolution de problèmes, ici celui de la restriction quant à la mémoire. Ainsi donc la nature de cette analogie et son utilité pour ma méthode.

À savoir, la reconnaissance avec le temps subjectif ne peut que concerner les juxtapositions, soit une subordination de juxtapositions entre deux intervalles de durée du moi ; alors que passée ces intervalles de durée, la coexistence des subordinations, donc la coordination, prend le relais avec l'addition dont le temps objectif est la détermination.

Mais avec la suppression, nous pouvons nous demander si le temps objectif, dont dépendrait normalement la perception de la succession des représentations, dépend moins de la force d'expansion qui influence l'activité normale de la conscience relativement aux événements du monde extérieur, que de la force de contraction.

En effet, relativement au monde intérieur, à l'effort d'attention, la volonté, en tant que force de contraction en vue de la réalisation de l'objet de l'intentionnalité, a certes infailliblement provoqué un arrêt du temps objectif, mieux disant de sa force d'expansion, et cet intervalle de durée du moi pour venir au secours de la mémoire, et cette intervention par le passé qui vient y chercher la reconnaissance au moyen du temps subjectif.

Mais difficile de parler de suppression des coordinations lorsque la mémoire, dans son travail de reconnaissance, a la capacité d'en supporter une certaine quantité. Mieux vaut alors parler de conservations, soit la quantité supportable, d'autant plus que c'est cette quantité que conditionne une subordination, en somme de juxtapositions entre deux intervalles de durée.

En réalité, la perception extrait du mouvement extérieur, continu et sans fin, cette trajectoire que Bergson (1968, p. 49) attribue à « la pure mobilité, je veux dire la solidarité ininterrompue de l'avant et de l'après qui est donnée à la conscience comme un fait indivisible » ; le mouvement des juxtapositions est donc attribué au mobile qui représente encore le temps objectif.

Ou plutôt, c'est d'une partie de lui-même dont il est question lorsque ce mouvement a rendu compte de son découpage, par-là a rendu compte de limites ou positions dans l'espace, donc a rendu compte de la possibilité d'une mesure de son étendue, c'est-à-dire du matériau entre deux intervalles de durée en tant qu'intermédiaires, mieux disant de part et d'autre d'une subordination.

En somme, j'attribue une extrémité au sujet, l'autre extrémité à l'objet, et cette attribution pour une première approche quant à l'énoncé linguistique d'après l'analogie considérée, et la considération suivante avec Schopenhauer (1859, p. 154), à savoir « la forme la plus générale de la représentation consiste dans la division en objet et sujet ».

Soit dit en passant, il y a cette transition à considérer, celle entre les états de choses du monde de la conscience, en somme ceux qui concernent ses contenus propositionnels et de manière implicite

vis-à-vis des propositions linguistiques qui, elles, accueillent ces sens implicites au moyen du matériau explicite, c'est-à-dire des unités de significations dans les propositions subordonnées.

L'apport de termes rapportés à la théorie des actes de discours, et qui s'applique dans la grammaire par le biais de la sémantique générative (Searle, 1985; Vanderveken, 1992), est donc sollicité. En outre, l'intermédiaire avec la proposition principale ou régissante, reste toujours l'œuvre du jugement et quant à mes considérations pour la dépendance objet-sujet.

Concernant les points de vue de la conscience, soit le dualisme objet-sujet, certes la connaissance est d'ordre ontologique quant à la conscience, mais qui doit néanmoins proposer deux de ses paradigmes pour les fondements de la méthodologie, soit le représentationnalisme et le propositionnalisme. Donc, le sensible depuis l'intelligible est la première manifestation, en somme celle défendue avec l'argument ontologique chez Kant (1905) et Brentano (2008).

Et la deuxième manifestation est la preuve par l'intelligible depuis le sensible, soit la dérivation défendue chez Searle (1985, p. 20), ou lorsque c'est « le langage qui est dérivé de l'Intentionalité et non l'inverse. L'ordre d'exposition explique l'Intentionalité en termes de langage ; l'ordre de l'analyse logique explique le langage en termes Intentionnalistes ».

1.2 REPRÉSENTATIONNALISME ET PROPOSITIONNALISME : DEUX PARADIGMES DE LA MÉTAPHYSIQUE

L'objectif de ma réflexion relève de l'hypothèse selon laquelle les liens qui seraient engendrés par le rapport des mécanismes cérébraux de la pensée (Barbizet, 1982), d'avec les aspects syntaxico et sémantique des structures profondes (Chomsky, 1971), développeraient non seulement des arguments ontologiques, mais encore quelques mécanismes de la communication.

Au vu de mon raisonnement initial, ont également été sollicitées les données scientifiques à propos de l'unité de la conscience, en l'espèce de la psychologie empirique de Brentano (2008). C'est en réalité une thèse de portée strictement ontologique que d'attribuer la description de l'acte de représenter, de celui de juger et de celui de sentir, à la perception interne de ceux-ci.

En deçà de considérations pour la conscience soumise à son paradigme représentationaliste, lequel considère la direction de la perception vers les modes de la pensée et en tant que sa forme, son paradigme propositionnaliste dont les données contribuent à la direction de la perception vers les choses et états de choses, et en tant que la matérialité de la conscience. Ainsi donc sont définis les fondements de la méthodologie.

Si donc l'exposition des objets de l'intentionnalité au langage, en d'autres mots à la communication, alors il est vrai que je puisse supposer l'apport de quelques considérations des grammaires méthodologiques, mais en attribuant toutefois la priorité aux données de la théorie générative et transformationnelle défendues par Chomsky (1971).

En effet, s'il est à la base question de conjonctions constantes, il a ensuite été question de *conjonctions* grammaticales. En outre, soit en termes de lien entre les propositions de l'énoncé linguistique, il est question de procès vis-à-vis d'un nom, le sujet, et de son complément, l'objet. Ce dernier inclut une proposition subordonnée dans l'énoncé linguistique, et dont le contenu qualifie le nom, lequel nom est inclus dans la proposition principale ou régissante du même énoncé, en

somme à laquelle proposition il appartient la catégorie de syntagme nominal, et avec comme noyau le sujet de l'énoncé.

Tout bien considéré, il est question d'observer la relation qu'entretient la perception quant à la génération du rapport entre le contenu propositionnel implicite et la proposition principale, mieux disant le sujet.

Avec pour existence nécessaire de la pensée du sujet, sujet que révèle implicitement ou explicitement la proposition principale, le contenu propositionnel de la proposition subordonnée. Appuyée par Simondon (1989), la marche à suivre est l'aspect psychomoteur des perceptions internes.

Pour autant, les observations sur la possibilité d'une étendue des phénomènes psychiques mobilisent celles des phénomènes physiques dont l'étendue a déjà été révélée suivant les considérations de Brentano (2008). J'attribue au corps la réalité du contenu entre le monde extérieur et le monde intérieur.

En effet, sa physiologie ou la conformation de ses organes sensoriels au milieu des influences d'autres corps étrangers, dans le périmètre des perceptions externes, réalise en définitive le trait d'union entre le sensible et l'intelligible. Mais il s'agit déjà des influences, non pas des corps physiques entre eux, mais de ceux-ci sur les organes sensoriels du corps, lesquels organes des sens subissent en définitive l'étendue des phénomènes physiques.

Et s'il n'est cependant pas question de sensibilité interne ou centrale, mais de sensibilité externe ou périphérique, c'est que les organes des sens périphériques souffrent immédiatement et directement de la substance des objets extérieurs, soit de l'action et du contact de ces substances toujours mobiles. Mais alors la perception externe ne serait qu'une affaire d'immédiatisme, ainsi les leviers que sont la mémoire, l'image, le souvenir, soit les directions noétiques de la pensée (Husserl, 1966), seraient sans fondement et utilité pour mes considérations théoriques.

Certes, pour la réalisation de l'objet de l'intentionnalité, la perception interne ne demande pas la présence immédiate des qualités de son objet, mais l'acte de sa réalisation étant volontaire, souhaité, elle demande cependant l'existence de ces sensations. Selon les méthodes ordinaires de la psychologie analytique, si l'instant où l'objet apparaît virtuellement ou physiquement est la circonstance qui permet ce rappel, ces sensations possibles supposent les lois d'Association des Idées.

La question n'est pas de poser certaines de ces lois, celles qui certainement valident psychologiquement la méthode, c'est-à-dire validant par la contiguité, et, par l'espace et le temps, le souvenir d'une quantité d'un même entier, mais de proposer au-delà de cet aspect mécanique de la psychologie, ou même de la mémoire, une réflexion sur la chose en soi.

Dans le doute de l'absolu, soit de la possibilité de connaître tout l'abstrait sur un objet quelconque, soit la réalité, je me reporterai toujours, sinon dans un premier temps au cas où ladite possibilité se découvrait, à l'imperceptible qui soupçonne une connaissance sur les choses du point de vue de leur nature, en somme des acquisitions pouvant être nouvelles et révélées, et cela même partiellement.

C'est de la constitution de nos organes des sens externes, de leur conformité protoplasmique, que de ne pas pouvoir sentir par distinction tous les agrégats qui forment naturellement le tout des parties d'un phénomène physique. Si bien que si les organes internes, eux, le peuvent avec les perceptions internes, c'est-à-dire avec les abstractions, la faculté de dissocier déduit qu'ils ont préalablement la faculté d'associer.

Somme toute, comme Bergson (1965, p. 93) le confirme lorsque, certes « pour généraliser il faut savoir abstraire, mais pour abstraire utilement il faut déjà savoir généraliser ». Je rapporte alors que le rapport d'association d'avec la rétention, comme autre faculté de l'intelligence humaine selon Bain (1880), est d'immédiateté.

Et ce rapport pour la perception interne des possibilités permanentes de sensations, lesquelles sensations sont absentes lors des perceptions externes du phénomène se déroulant dans l'instant présent, mais pourtant bien reconnues. Nous remarquons sans difficulté que pour être présentes, d'ailleurs au même titre que pour le principe de temps et celui d'espace, c'est une nécessité que la causalité soit liée à la matière, en d'autres mots aux possibilités permanentes de sensations, et cette nécessité pour la signification de la perception, de son objet.

Ainsi donc la possibilité de l'imperceptible, et même la nécessité de sa connaissance. À propos de la chose en soi, laquelle complète la découverte de l'absolu, la conscience tient moins de l'objet que du sujet.

En effet, eu regard de ses perceptions conscientes sur ses perceptions externes, toutefois et toujours de manière médiate, le sujet use du jugement. En conséquence de cette intermédiaire, l'événement de l'instant présent n'est plus cause de la circonstance, mais bien sa conséquence par suite de l'effet suivant, soit de la volonté qui subsume à une cause humaine, soit à la liberté.

Ce n'est donc pas par hasard que le sujet porte des jugements, ce qui se prouve également à échelle individuelle, et cette preuve par le fait que le sujet a mis de l'intentionnalité dans son objet. Tout bien considéré, l'acte judicatif montre que l'intentionnalité peut avoir pour existence, l'acte de satisfaire à une liberté, soit collective ou soit individuelle.

La causalité, qui tient alors moins de la nécessité matérielle, laquelle nécessité permet le classement des sensations en groupes de possibilités permanentes et pour les méthodes ordinaires de la psychologie analytique, tient plus de la volonté par liberté, en somme comme trouvée chez Kant (1888).

Ce serait qui plus est une critique portée sur l'évidence que de suivre Malebranche (1842, p. 19), à savoir quand « l'évidence ne consiste que dans la vue claire et distincte de toutes les parties, et de tous les rapports de l'objet, qui sont nécessaires pour porter un jugement assuré ». Ici, c'est-à-dire en suivant cette critique, il n'est en réalité que question du point de vue sur la matière, soit sur l'objet ; alors qu'avec le jugement je considère l'évidence du sujet.

En effet, cette considération mienne en sachant que la connaissance absolue est une possibilité encore vaine. Si bien que je reviens au motif qui soutient l'équilibre recherché entre relativité et absolu. Proposer le jugement, pour l'imperceptible, le cas échéant la chose en soi considérée ci-dessus comme telle, a en définitive montré ce retour. En somme, apparaît déjà une conception de l'étendue du phénomène psychique, soit de la perception interne et consciente.

Mais de tels jugements ne portent que sur des preuves par les faits, en somme celles que les propositions assertives posent selon l'affirmation, ou selon la négation et quant aux faits en question. À l'inverse, mes observations vont au-delà du principe de contradiction (Leibniz, 1898).

En effet, alors que pour mes observations compte la généralisation des conditions de vérité, ces observations vont dès lors considérer les propositions linguistiques supportant les conditions de satisfaction, donc sous le coup de l'analyse logique (Searle, 1985) et moins de la philosophie

analytique (Frege, 1871) avec l'analyse véric onditionnelle. Mais ne compte pas seulement le point de vue searléen.

En réalité il n'a d'utilité que d'être un outil heuristique découvrant la possibilité de nécessités internes. En somme, cette découverte pour la détermination du contenu propositionnel implicite qui, selon l'analyse logique ou la transition prédéfinie, constitue la valeur de sens à propos de la proposition linguistique, qui elle est explicite.

Avec cette philosophie contemporaine du langage, un regard sur les interactions locuteur-interlocuteur est finalement souhaité, mieux disant sur la communication du message entre eux. C'est donc un effort de perception qui est demandé par l'un ou l'autre sujet, en somme selon sa place dans l'interaction. Si dans les deux cas cet effort concerne la connaissance de l'imperceptible, il ne s'agit pas de ce qui n'est pas senti de la matière environnante.

Il est question des sujets, de leur conscience (Bergson, 1889, 1965) avec certaines de leurs données immédiates, comme par exemple l'absolu ou les changements. Certes, ces données sont difficilement perceptibles pour l'interlocuteur, mais la possibilité d'en avoir un sentiment uniforme n'échappe pas à ce dernier.

Du moins, si l'hétérogénéité est contingente, la représentation qu'a le locuteur de la réalité doit attirer l'attention de l'interlocuteur, non pas pour la signification commune de la réalité, alors homogène, mais pour le sens individuel qu'il donne à la réalité. Si bien que l'état d'attention de l'interlocuteur sur le sentiment de cette réalité vue par l'autre, contribue à l'étendue du phénomène.

Et cette étendue de la conscience de l'autre par l'un, en tant que donnée suite aux observations du sentiment d'individualité de l'autre. Vue par l'interlocuteur, l'unité de la conscience de l'autre a un caractère empirique, dans le sens de moins personnel.

Mais comme la signification de la réalité et le sens de la réalité sont en ce qu'est la différence entre l'impersonnel et l'individuel, le rapport des sujets à l'objet, pour sa signification, est homogène ou universel, alors que ce même rapport est hétérogène ou individuel pour le sens qui intéresse.

C'est-à-dire que, et afin de saisir la mesure du phénomène concerné, l'intérêt de défendre ma méthode porte sur la division de l'étendue du phénomène, donc du tout par les parties. L'hétérogénéité ainsi marquée, les observations acceptent mieux les changements, c'est-à-dire les intervalles de durée du moi.

Face au problème de la restriction quant à la mémoire, dont le point de vue va également de pair avec celui de la compétence linguistique, les intervalles sont causés par un retour de la perception consciente et interne sur le passé, en somme pour la reconnaissance des images intéressées par l'objet de l'intentionnalité, pour sa réalisation.

Et du point de vue de la grammaire de la phrase, également du point de vue de la performance linguistique, les intervalles sont causés par le besoin de formuler des phrases dont la grammaticalité doit être acceptable. Mais ces intervalles en tant qu'effet de la compétence et performance linguistique, ont une conséquence. En réalité cette conséquence est celle de l'étendue du phénomène.

Et la forme de cette étendue liée au temps et son contenu lié à l'espace, apportent les précisions nécessaires pour la suite des considérations qui, déjà tendent vers l'étude de la durée en tant que donné immédiate de la conscience à la confluence ou à l'entre deux du parallèle espace-temps.

En outre, considérer le cas des interactions pour explorer pleinement le phénomène concerné, a non seulement pour avantage de multiplier son étendue, donc de la diviser, mais encore d'attribuer le rôle d'observateur à l'interlocuteur et relativement au locuteur ; sinon à son locuteur dans le cas où le rôle de l'interlocuteur est participatif de l'interaction.

Quoi qu'il en soit, la préservation du sens primitif, soit le sens que donne le locuteur à la réalité, est essentielle pour, non seulement pratiquer une première grande division comme point de référence de celles qui sont prévues, mais encore accorder une valeur de validité à l'étude dont le point de vue initial est justement ce sens primitif en tant que noyau subjectif de la conscience, ou, dans le cas d'interactions, des consciences impliquées.

Les objectifs ainsi mieux précisés, révèlent cependant que le locuteur est impliqué dans un phénomène d'aperception, et moins dans un phénomène d'appréhension. En revanche, ce dernier phénomène implique le ou les interlocuteurs. En effet, l'attitude corporelle est appréhensive quant à l'interlocuteur sur la connaissance du contenu propositionnel de la conscience du locuteur.

Alors que le locuteur, lui, fait preuve d'aperception de la réalité, en somme avant qu'il ne la traite en y portant un jugement, c'est la raison pour laquelle la volonté ne peut être cause, en somme parce qu'avant le sens ou la volonté pour tel ou tel objet de l'intentionnalité, préexiste un motif, à savoir la raison sur laquelle repose la volonté de réaliser l'objet.

Sous l'effet de la force d'expansion, à laquelle appartient l'essence du mouvement de l'activité normale de la conscience, le motif prend ensuite la forme d'une action orientée, certes vers l'avenir, mais surtout vers une réalité actuelle qui lui inflige les changements qui doivent être utiles et pratiques pour l'avenir.

Si une telle proposition tombe dans les perspectives de la pragmatique (James, 1911, 1913), que les actes à caractère individuel soient toutefois distingués de ceux dont le caractère collectif renvoie à un sens d'utilité pour l'humanité, ou pour une communauté sociolinguistique donnée d'individus. Cependant, dans les deux cas, il est question d'une harmonie entre le sujet et l'objet.

Mais pour la personnalité, il s'agit de l'accord avec un objet dont le sentiment sur celui-ci ne tient qu'au sujet qui le désir, c'est-à-dire convoite ce quelque chose du sentiment ; alors que pour l'impersonnalité, il s'agit d'un sentiment sur lequel la croyance en l'objet repose sur une volonté commune de le pratiquer.

Ainsi réalisée l'intentionnalité dans ce dernier cas, elle dépend de représentations sociales ; sinon de représentations particulières dans le premier cas. Ces états psychologiques déterminés, ont pour direction un contenu propositionnel, une direction forme-contenu qui réalise le sens de l'énoncé, ainsi composé d'une proposition principale ou régissante et d'une proposition subordonnée.

L'objet de l'intentionnalité qui motive l'action, un motif dont la visée est le locuteur ou l'interlocuteur pour agir, et dont la nature de la visée est donnée par la proposition régissante, mieux disant par l'état psychologique du seul locuteur, réalise le contenu propositionnel implicitement, soit sous la proposition subordonnée qui, alors, résulte d'un désir, ou résulte d'une croyance.

En somme, ces résultats pour l'objet correspondant à la représentation en question. Il y a donc deux instants. Premièrement, l'espace, explicite, concernant la proposition subordonnée, et, deuxièmement, le temps, implicite, concernant le contenu propositionnel. Enfin, à leur base, une force illocutoire en les termes et espèce de la théorie des actes de discours, soit l'état psychologique

du locuteur traduit en but illocutoire assertif, ou engageant, ou directif, ou déclaratif, ou expressif (Vanderveken, 1992).

En somme, ces buts ou actes représentent la force primitive en tant que racine de l'action pour la réalisation de l'objet de l'intentionnalité. Les changements, qui sont le propre de l'action, soit de son déroulement qui objective l'objet de l'intentionnalité, participent ou sont même constitutifs de la durée (Bergson, 1965, 1968).

Comme l'a fait remarquer Brentano (2008) antérieurement cité, ces participations sont ces images consécutives qui s'intercalent dans le mouvement, en somme des intercalaires ou changements qui répondent en la faveur de Bergson (1965), à savoir durée et absolu sont solidaires, et lorsque en réalité l'intuition saisit l'absolu.

Nous sommes maintenant dans le déroulement de l'action, et non plus à l'endroit de sa forme primitive qui ne concerne que le noyau subjectif des sensations, et qui ne sert qu'aux intuitions sensibles, soit qu'à l'espace et au temps qui sont les formes *a priori* de cette intuition, ou bien même encore qui ne sert qu'aux aperceptions de l'extérieur.

Nous sommes donc au point de la division générale. Et c'est d'un point de vue vertical dont il est question, c'est-à-dire de l'entre deux du parallèle entre espace et temps, en d'autres mots entre la proposition subordonnée explicite et son contenu propositionnel implicite.

En dépendant de la liberté, l'absolu subit, selon Kant (1888, p. 27), des principes, ou « subjectifs [...] quand la condition est considérée par le sujet comme valable seulement pour sa volonté ; mais ils sont objectifs et fournissent des *lois* pratiques, quand la condition est reconnue comme objective, c'est-à-dire comme valable pour la volonté de tout être raisonnable ».

Donc, inconditionné le contenu propositionnel n'a que la volonté d'un seul individu et pour motivation ou condition de satisfaction quant à l'objet de l'intentionnalité, alors que conditionné, donc empirique, les conditions de satisfactions conviennent à au moins deux individus.

Déjà plus évident, l'absolu est fonction de la liberté pour l'humanité, ou pour l'individu, et, quoi qu'il en soit de la nature de l'objet, l'utilité de la méthode tient la volonté du sujet pour compte des observations sur la mémoire qui, alors intéresse pour sa qualité plutôt que pour sa quantité. Avec le souvenir des expériences, il s'agit de reconnaissance médiate, indirecte.

Et puisqu'il s'agit d'intentionnalité volontaire, ces expériences marquent la personnalité au côté de la mémoire qui impressionne la perception à partir du présent actuel. Mais c'est de ce présent actuel dont il est question dans le phénomène, puisqu'il est présent passé, soit ce passé qui vient contacter le présent.

Cette saisie réalise la portion d'espace du mouvement, à savoir du contenu de la conscience à la proposition linguistique. La correspondance sémantique représente en partie l'absolu, soit l'étendue de la perception dont est alors fonction la détermination des intervalles de durée.

Des images particulières à une grammaire universelle, le mouvement est donc de nature transformationnelle, et j'attribue d'ores et déjà cette nature aux modifications cérébrales, soit à la détermination des perceptions internes. La saisie par l'interlocuteur de la représentation de la réalité qu'a le locuteur, aide à l'harmonie de l'interaction.

Au même titre que l'interaction geste-parole dans le processus d'acquisition d'une langue seconde, l'harmonie du sens avec les consciences peut laisser supposer des apprentissages successifs,

lesquels sollicitent et mêlent, entraînement des mécanismes de la cognition d'avec les mécanismes sensori-moteurs.

En outre, une diversité d'actes de la volonté réalise l'objet de l'intentionnalité tout en réalisant ces modifications qui correspondent à des changements dans l'attitude d'agir, donc des actions pour une harmonie. Ainsi, mieux vaut éviter les discordances entre l'image de mon corps et celle de l'autre, ou celles des autres corps si l'interaction est élargie au groupe.

Du point de vue du champ psychologique de la linguistique, la nature du présent passé réunie, et les mécanismes de la cognition, et ceux de la sensation et des mouvements musculaires, pour en somme expliquer l'existence du présent passé, soit le mouvement qu'est la correspondance sémantique entre le contenu propositionnel et la proposition linguistique.

Avec l'analyse logique (Searle, 1985), ou sinon avec les mots de la méthodologie trouvée chez Vanderveken (1992), donc avec la forme élémentaire et logique de l'énoncé, il est question d'harmonie entre l'état psychologique du locuteur présent dans la proposition principale ou régissante, et le contenu propositionnel implicitement marqué avec la proposition subordonnée.

Les objets de l'intentionnalité, possibles par les contextes situationnels puisque ceux-là se présentent dans ceux-ci, sont fonctions des images-souvenirs à la base des intuitions sensibles. Si ces intuitions parviennent à produire de la volonté, il faut bien qu'il y ait, pour la fibre nerveuse et musculaire, quelques liens de ressemblance entre l'objet et des souvenirs.

Mais le besoin constant de renouveler le désir pour tel ou tel objet, motive sans cesse la recherche de nouvelles ressemblances, cette recherche qui plus est motivée par justement le besoin de certitude. L'instant même de la perception interne dans le présent actuel, recouvrant le sentiment pour quelque chose, se nourrit des potentialités offertes par les expériences sensibles du passé.

Puisque chaque fois le quelque chose du sentiment, donc du présent actuel, devient déjà et toujours quelque chose du passé, chaque fois plus se produit des potentialités. L'aspect qualitatif ainsi décrit, la perception accepte mieux l'aspect quantitatif que donne le temps objectif (Kant, 1905).

S'il est question de détermination causale selon l'ordre de succession des images, lesquelles images représentent l'objet de l'intentionnalité, il est en réalité question de la direction d'écoulement du temps objectif. La restriction de la perception aux seules ressemblances ne se correspondant que par des couples d'objets exclusivement valables pour les deux motivations *supra* citées, tient de la caractéristique suivante.

À savoir, avec Husserl (1966, p. 95) sur l'association accouplante, « deux contenus y sont expressément et intuitivement donnés dans l'unité d'une conscience et [...] fondent phénoménologiquement, en tant qu'ils apparaissent comme distincts, *une unité de ressemblance* ; ils apparaissent donc toujours comme formant un couple ».

C'est strictement dans cette perspective que les circonstances autour du présent actuel, soit les corps et objets qui composent la perception externe au milieu de mon corps présent dans l'actualité, sont d'utilité. En fournissant des potentialités, ces circonstances comblent mieux les doutes quant à la réalité du vouloir de l'objet.

En revanche, on notera tout de même que l'expérience du monde extérieur n'intéresse pas pour la sensation des choses et provoquée par la vision, ou l'ouïe, mais plutôt pour la sensation de leurs qualités invisibles ou imperceptibles par les organes sensoriels. Mais là encore et surtout, l'intérêt se restreint à une forme d'intuition plus intellectuelle que sensible.

En réalité il y a incitation à la recherche du sentiment oublié. Sa perdition incite en somme à l'harmonie ou l'association. Pour autant, la dissociation des deux contenus associés peut concerner les preuves apportées par l'École associationniste, à propos du fait suivant.

À savoir, en dissociant la cause de son effet, observant ainsi les raisons de leur conjonction constante, il revient à la cause une loi du corps, avec le *stimulus* provoqué par la matière, puis la sensation sur les conductions nerveuses ; et, à l'effet une loi de la conscience, avec l'impression de réflexion pour la réalisation de l'idée.

Certes, dans un cas comme dans l'autre il s'agit de lois de la nature, mais le mode de raisonnement est bien différent pour la vérification de la cause, en somme pour conclure de l'association d'un phénomène physique d'avec un phénomène psychologique.

Il n'est pas question d'immédiatisme, donc de simultanéité, mais plutôt d'un mouvement moteur quand la perception interne va d'une qualité de l'objet de l'intentionnalité, à une ressemblance dans le passé. Même si la manière d'y parvenir est spontanée, le couple de ressemblances justifie déjà sa motivation par une impression de réflexion.

C'est donc un cas de réalité psychologique, c'est-à-dire un cas de perception. En outre, qu'on renvoie les cas de simultanéité, d'immédiatisme, à l'espace, mieux encore au sensible ou aux impressions de sensation avec les idées simples. Dans ce cas de lois de la nature du point de vue des corps et dans la conscience, il est question d'étendue à propos des phénomènes physiques.

Un événement causant immédiatement un autre événement, en somme un cas de simultanéité pouvant par suite engendrer une série d'autres événements, dont deux de la série peuvent également apparaître simultanément, ainsi engendrer d'autres séries d'événements. C'est alors la question de l'infini qui revient au-devant des considérations pour l'étendue des phénomènes physiques.

Et c'est la démonstration empirique d'une relation causale à propos de simultanéités. Tout bien considéré, cette distinction, ainsi faite entre phénomènes physiques et phénomènes psychiques, aura conduit à « la relation entre l'ordre transductif du simultané et l'ordre transductif du successif », en somme une relation trouvée chez Simondon (1989, p. 149).

Le corrélat qu'est le corps dans le principe de transductivité, selon lequel état psychologique, et, choses et états de choses se correspondent, je le retrouve avec le jugement, en somme pour un point commun avec un courant de l'ordre du fonctionnalisme de la linguistique. À savoir, le jugement donné avec le syntagme verbal montre que l'adjectif est fonction d'un nom.

Par analogie comparative avec les trois modes fondamentaux de l'activité de la conscience, la corrélation entre représentation et sentiment correspondrait à la corrélation entre nom et adjectif, et donnée par le verbe dans sa catégorie de jugement. Et l'objet commun est le contenu propositionnel.

En effet, lorsque l'objet est commun, la correspondance sémantique entre la conscience et la proposition linguistique, soit respectivement entre le jugement pour la corrélation représentation-sentiment, et, le verbe pour la corrélation nom-adjectif, est une association par ressemblance.

Au moyen i) de syntagmes nominaux, la représentation applique les connaissances sur le monde et ces objets ; ii) de syntagmes verbaux, le jugement de la représentation est une perception, non pas de la connaissance sur le monde, mais du concept appliqué à une intuition sensible, c'est-à-dire à un sentiment ou une qualité, et cette application sous forme d'adjectif qualificatif.

Le sentiment serait alors le contenu propositionnel de la proposition subordonnée. En définitive, mais pour le seul cas des phrases assertives, le concept ou la catégorie valide les conditions de vérité du jugement. La réalité de l'objet est vraie, autrement elle est fausse, en tant que les deux manières du jugement empirique à exprimer une croyance.

En outre, il peut s'agir de jugements synthétiques, car la correspondance entre le nom ou objet dans la proposition principale, avec sa qualité dans la proposition subordonnée, correspond à une relation conceptuelle implicitement donnée par le contenu propositionnel de la subordonnée.

Alors à l'inverse du cas des jugements analytiques, lesquels ramènent l'objet à sa stricte condition dénotative, en somme une valeur d'identicité dans le sens d'appartenance à une qualité lui étant propre, le cas des jugements synthétiques ramène la signification, en d'autres mots le sémantisme de la proposition, et donc de l'énoncé, à sa modification.

C'est donc une perception consciente qui s'entretient de manière synthétique avec son objet, et cette liaison d'aucune manière analytique, celle qui confirmerait une relation strictement d'identité entre l'objet et sa qualité. En réalité, la qualité ou le sentiment qui n'appartient pas strictement à son objet ou à sa représentation, est un élément pris dans les circonstances du présent actuel de la perception.

Quand bien même Brentano (2008) énonce la contingence du sentiment dans le rapport des modes dans l'unité de la conscience, ce mode serait nécessaire pour les constructions verbales transitives et attributives. Dans l'espace de la perception externe, où se joue les expériences sensibles pour plus tard la matérialité des intuitions sensibles, les circonstances sont l'origine du sentiment.

La liaison de cette détermination spatiale dans le champ du présent actuel, avec le passé, c'est-à-dire avec certaines des circonstances devenues des connaissances acquises et expériences sensibles, est entretenue par la détermination temporelle. La mémoire ou la perception du mouvement qui a passé, se charge de rappeler les images, ou fragments d'image.

C'est là tout le potentiel de la perception consciente. À son état normal, la conscience et par la perception, vise pertinemment les choses et états de choses qu'elle souhaite rapporter à l'objet de l'intentionnalité. Avec la mémoire, j'ai donc pu mêler une théorie linguistique à une phénoménologie de la conscience, et cela pour une expérience perceptuelle.

1.3 PARTICULIER ET COLLECTIVITÉ : DEUX RÉALITES POUR L'HARMONIE DES CONSCIENCES

Avec la raison comme loi suprême de la causalité par liberté, avec la volonté de réaliser un objet commun de l'intentionnalité, l'harmonie des consciences entre elles doit donc supposer l'accord dans les schémas interactionnels. Mais pour le moins, autant de jugements que d'individus sont impliqués dans l'action/interaction.

Du fait alors de la diversité de ces implications, apparaît le problème du sens, en somme une conséquence face à une connaissance qui se doit d'être objective pour l'utilité des consciences impliquées ; sinon pour la conscience elle-même quant à sa volonté d'individuation, en les termes de Simondon (1989).

Divers et variés, les motifs pour un objet constituent un des objectifs quant aux observations qui, dans le cas d'un objet commun, ne peuvent déjà déconsidérer quelques liens de ressemblance entre les motifs, autrement dit entre les jugements, ou bien encore entre les consciences. Mais confrontée à l'individualité, la diversité dit qu'il est question de verticalité. Mais encore à l'inverse de ce principe *a priori*, l'horizontalité comme principe *a posteriori*.

Ce dernier représente la succession d'éléments dont l'association est remise aux relations de la conjonction constante trouvée chez Hume (1739). *A contrario*, l'observation des consciences remet à leur relation avec l'objet et pour ainsi constater les liens de ressemblance.

Entre une conscience et l'objet de l'intentionnalité, divers paliers constituent la verticalité au moyen des degrés d'évidence. Avec les données de la phénoménologie transcendantale, leur description apportera les résultats nécessaires au raisonnement sur les liens de ressemblances, ceux rapprochant les consciences de manière horizontale ; et cela de mode explicatif.

Cependant, lors d'états d'attention effectifs, le rapport des consciences d'avec l'objet – avoir conscience à proprement parler de l'objet et pendant un moment – est en conséquence d'immanence. C'est déjà là la certitude de son existence. Or, ce n'est pas la conscience prise selon sa pureté, en d'autres termes d'après le moi pur, transcendantal et subjectif.

À dire vrai, le motif pour tel ou tel objet de l'intentionnalité n'est ni la présence ni l'existence de l'objet, mais la personnalité même du sujet. Si c'est la raison pour laquelle la connaissance subjective est le socle de la connaissance objective, cette dernière, en tant que représentant l'homogénéité du rapport sujet-objet, n'apparaît que par suite de l'hétérogénéité de ce rapport.

Donc, en suivant les méthodes ordinaires de la psychologie analytique, lesquelles s'attachent aux distinctions avant d'apporter la preuve des associations, les impressions concernées en tant que matérialité des perceptions pour les observations, concernent les changements auxquels n'échappe pas l'activité normale de la conscience, donc sous l'influence de l'état d'attention.

En effet, il serait vain d'affirmer que la vie intérieure quant au mouvement homogène de la conscience, et cette nature du mouvement par les uniformités de succession dans l'activité normale de la conscience, ne soit jamais perturbée par la conscience même qui, par devoir de liberté afin d'assumer sa sensibilité, ou par nécessité subjective, fixe son attention de manière volontaire sur quelques objets de l'intentionnalité.

Sous le statut du changement, Ribot (1896, p. 6) apporte sa contribution qui confirme de telles perturbations après ce défilé, soit « l'état normal, c'est la pluralité des états de conscience ou, suivant une expression employée par certains auteurs, le polyidéisme. L'attention est l'arrêt momentané de ce défilé perpétuel, au profit d'un seul état : c'est un monoïdéisme ».

Face à l'évidence, tout changement, qui débute avec un intervalle de durée du moi dont la prétention est de s'intercaler dans le mouvement, prétend indubitablement à un retour de la conscience sur soi-même, et cela pour présumer l'objet de l'intentionnalité. Mais cette évidence selon les jugements médiats, Husserl (1966) la conçoit d'après l'importance qu'a ladite diversité.

Le rôle de chaque jugement est un degré même de l'évidence, en somme la présupposition ainsi formulée par Husserl (1966, p. 8), à savoir : « Le sens des jugements médiats entretient avec celui d'autres jugements une relation telle que la croyance (*Glaube*), qui leur est inhérente, 'présuppose' celle de ces autres jugements : une croyance est admise parce qu'une autre l'est ».

Si donc chaque monoïdéisme est particulier, alors chacun sa manière de juger, et si donc chaque objet est collectif, alors la diversité suscite l'harmonie entre chaque manière de juger. Il s'agit certes d'un syllogisme, mais lorsqu'il est question d'individuation du sujet, il s'agit avant tout d'un sentiment personnel.

Parmi les autres consciences, si pour chacune desquelles il est également question du processus d'individuation, alors, pour chaque conscience, il est question du contenu individuel quant au moi, quant aux choses et états de choses vécus. Et ce contenu n'est jamais fini dans la mesure où, en plus de répéter un objet de l'intentionnalité, d'autres objets sont toujours à réaliser.

D'abord, le constat que Leibniz (1898) demande de dresser pour la connaissance d'une des lois de la nature, en somme selon laquelle loi la causalité des phénomènes détermine leur succession, ne ramène pas tant l'harmonie préétablie au-devant des considérations pour l'harmonie dont il s'agit ici, soit l'accord entre les jugements.

En effet, l'harmonie des consciences entre elles a pour cause cette connaissance en tant que représentation, à savoir les consciences harmonisent leurs actions en connaissance de cause, soit d'après une variété de normes dont la conscience créée l'effet désiré, soit d'après l'adéquation des attitudes. L'aspect quantitatif et l'aspect qualitatif de ces normes dépendent du type contextuel.

Ces normes rassemblent en somme les attitudes autour des obligations, conventions, entre autres, mais encore et avec le point de vue de la théorie des actes de discours, laquelle théorie est considérée par la philosophie contemporaine du language (Searle, 1982, 1985), en somme d'après les suggestions, conseils et avertissements, requêtes et ordres, excuses.

Brièvement, l'objectif initial n'a pas été la description de chacune des modalités ci-dessus énumérées, mais plutôt comme Cicurel (2011, p. 90) l'indique, de « s'appuyer sur des éléments du cadre – par exemple les règles communicatives qui régissent les comportements et dirigent les attentes. Le contexte [...] comporte ses routines, sa programmation, ses normes interprétatives », en somme des modalités étant plus relatives à l'expression.

Mais la composition d'un contexte de communication a une correspondance avec la composition même de l'objet de l'intentionnalité. Et le constat de ses conditions de satisfaction réalisées, relève des règles de ce contexte, celles qui en définitive représentent les règles de l'objet concerné ; et, soumises aux attitudes et comportements ainsi observés.

Certes, les attitudes ne respectant pas les règles, ne conviennent ni à l'objet ni à l'harmonie des consciences prises dans la réalisation de l'objet, mais le défaut relève là encore de l'attention. Quoi qu'il en soit de la cause, le non-respect des règles ne peut convenir ni à l'objet ni même à l'harmonie des consciences, celles qui pourtant sont intéressées par le même objet.

En réalité le défaut n'est pas qu'un manque de connaissances. L'absence d'attention y contribue également, et cette contribution à l'encontre justement de l'attention qui participe non pas à la connaissance du sens, mais à la conscience d'un sens en commun. Et cette participation est nécessaire pour toute la durée de l'instant où se réalise l'objet de l'intentionnalité.

Si bien que la liberté dépend d'une nécessité, celle de la durée du moi. Mieux disant, c'est une liberté dont la morale est tournée vers une nécessité dont le motif a pour effet une action conditionnée à un contexte défaisant « les multiples intentions qui s'entrecroisent dans ce 'sens' », ce qu'en définitive mentionne Ricoeur *et al.* (1984, p. 24) sur Husserl qui discute de cette réalité du moi.

Par conséquent, la philosophie rencontre la psychologie au confluent de la durée du moi qui contient et réalise ainsi, et les événements de la réalité regroupés dans l'ordre d'une croyance, selon l'école psychologique anglaise, et le sens du bien selon chacun et l'école philosophique écossaise, et cela par rapport à la connaissance et manifestation sur et de la croyance concernée.

Autrement dit, par rapport aux jugements et aux sentiments individuels, il faut retenir que, vis-à-vis d'eux la croyance est du reste une vérité universelle, par cela même qu'elle sollicite l'harmonie des consciences qui la connaissent et pratiquent, en somme une harmonie qui résulte de la perception morale, soit l'idéalité du bien mais également la tendance pour celui-ci.

Si bien que, sur le thème de l'harmonie, prend effet une problématique autour des diverses représentations sociales possibles pour un seul objet, et d'une seule représentation individuelle possible pour l'individuation d'un seul sujet. Et d'après mes considérations pour la grammaire et la proposition linguistique, je rapporte le jugement à l'intermédiaire du sujet-objet.

L'analogie du jugement alors rapporté au syntagme verbal, et qui fut introduite en amont par l'hypothèse du rapport représentation-jugement-sentiment, en tant que les trois modes de l'unité de la conscience en psychologie empirique, d'avec le sujet-verbe-complément, en tant que forme canonique de la phrase en grammaire, a donc introduit quatre grands types d'aspect.

S'il est non seulement question du rapport de l'aspect profond d'avec l'aspect superficiel des structures du langage, mais encore de l'aspect particulier d'avec l'aspect universel de celles-ci, je peux considérer le caractère fonctionnel du rapport central et de dépendance, et cette considération lorsqu'il s'agit d'harmonie, en plus du caractère génératif selon Chomsky (1971).

Mais pour être considérée *a priori*, la conscience, soit son caractère implicite et subjectif, implique avant tout, sous cet angle, des auteurs comme Ricoeur *et al.* (1984, p. 24) sur Husserl qui parle d'expériences préprédicatives, lorsqu'en réalité l'analyse intentionnelle consiste « à défaire les multiples intentions qui s'entrecroisent dans ce 'sens' » et les structures profondes.

Il est question du sens dans sa forme pure, son essence, c'est-à-dire impliqué en dehors de toute circonstance superficielle ou externe. Il semble que la matérialité de cette forme revienne moins aux types syntagmatiques qui représentent, lorsque combinés ensemble, l'aspect syntaxique des énoncés linguistiques, et plus à l'aspect lexical ou sémantique remplissant ces types.

En plus des deux aspects *a priori* précités et considérés, la méthode chomskienne selon Voss (1973, p. 517), justifie cet aspect sémantique, à savoir : « Le noyau originel du langage en général est formé par un système de propositions élémentaires du type sujet-prédicat. Cette forme de jugement logique […] permet à la pensée du sujet parlant de se concrétiser ».

Avec un tel noyau, ce n'est pas que le rapport central susmentionné ait révélé la dichotomie du système sémantique et du système syntaxique, mais plutôt qu'il ait révélé la subordination des structures syntaxiques aux représentations de signifié. C'est de cette forme de jugement logique que les observations révèlent la matérialité des structures profondes du langage.

Autrement dit ou au terme de l'expérience primordiale qui valide des observations sous l'ordre de la perception, mieux disant avec les méthodes d'expérimentation considérées par la psychologie allemande, et moins avec la description rapportée aux méthodes de la psychologie anglaise, cette expérience a rendu compte de l'irréductibilité des propositions.

Composant la matérialité des structures profondes du langage, ces propositions irréductibles composent le noyau abstrait, subjectif de la conscience, et cette nature du composé avant même

l'appel d'un quelconque objet de l'intentionnalité, mieux disant avant la réalisation d'un de ces objets qui, sinon lors de leur réalisation, consiste à objectiver des parties du noyau subjectif.

Du point de vue ontologique, l'objectivation de l'objet, mieux disant l'instant du processus de constitution de l'objet, fait remarquer le moi dans sa durée, c'est-à-dire dans l'objectivité de sa pureté et encore en dehors de toute circonstance extérieure, en somme des circonstances superficielles attribuées aux influences constitutives de l'activité normale de la conscience.

Avec ces influences, je rappelle le terme de la psychologie ribotienne, à savoir le polyidéisme et pour finalement dire que, dans ce cas il est question d'observations sur des états de conscience d'après l'aspect continu de leur succession. Retour à l'adversité avec l'autre état, soit le monoïdéisme, il s'agit alors d'observation des parties significatives, essentielles, irréductibles.

Par suite des abstractions sur ces ensembles premiers significatifs, avec les jugements synthétiques l'expérience préprédicative a une possibilité, soit celle d'étendre le moi dans sa durée. Ainsi donc, aussi en termes de générations selon Chomsky (1971), le justifie l'aspect créatif que possibilisent la pensée et le langage, mais toujours dans le noyau et sa composition.

Donc, et toujours hormis les circonstances extérieures, c'est l'objet constitué de formes élémentaires et significatives associantes. Et ce courant positiviste logique a contribué aux spéculations de la philosophie analytique, en somme cette contribution par l'observation, l'expérimentation et la vérifiabilité des conditions de vérité des propositions en grammaire.

Cette branche de la philosophie moderne allemande apporte les opérations de la sémantique vériconditionnelle et le calcul des prédicats pour, respectivement le jugement vrai, le jugement faux, lesquels jugements ne concernent que les types phrastiques assertifs, et l'étendue des énoncés linguistiques, et cette extension par la combinaison de propositions irréductibles.

Un principe cher à la théorie générale de la connaissance chez Frege (1871) permet de décomposer les énoncés en proposition, puis de les recomposer, en somme selon le principe généralisé de compositionnalité. Chaque petit sens, terme ci-après mentionné avec Roussarie (2017), renvoie à une proposition irréductible si elle représente la matière des structures profondes.

> On reconstitue le sens d'une expression en la décomposant en ses parties, ces parties ont elles-mêmes un sens et ces 'petits' sens se composent (ou combinent) entre eux pour donner le sens de l'expression globale. On peut voir cela comme une arithmétique sémantique élémentaire. Mais le principe a des fondements plus importants, car il illustre en quelque sorte le pendant sémantique de l'aspect *génératif* de la description grammaticale défini par Chomsky (1957) (Roussarie, 2017, p. 54).

Quand bien même la décomposition implique la recomposition, soit la reconstitution en les termes de l'auteur ci-dessus mentionné, ce qui implique indubitablement la combinaison de syntagmes, une implication qui ainsi donc concerne la relation des structures syntaxiques d'avec les représentations de signifié, toutefois avec la synthèse l'intérêt est autre.

Dans cette direction, les petits sens intéressent moins pour leur combinaison entre eux que pour leur acquisition constitutive d'une connaissance qui serait d'ordre sémantique ou lexical. Cela étant dit, sous le régime des phrases assertives, les seuls verbes intéressés ne peuvent qu'être d'existence ou d'état.

Mais une telle restriction aux seules assertions n'empêche pas que la réalité du contenu propositionnel soit malgré tout concernée. Par suite de ces acquisitions, en d'autres mots de la faculté d'abstraction quant aux opérations de la conscience qui alors séparent les objets de leur concept, viennent normalement les opérations de généralisation qui étendent et synthétisent.

Or, si généraliser c'est recomposer, une recomposition qui en réalité suscite facilement l'habitude ou la fréquence des associations pour l'effort d'attention sollicité ou de perception, l'acte créatif de la pensée ou du langage, au même titre d'ailleurs que les nouvelles acquisitions en termes de développement quant à la connaissance sémantique, sont vains.

Partant, contre la combinaison des mêmes propositions irréductibles, donc des mêmes énoncés, autrement dit contre les conceptions de l'École associationniste avec sa physionomie centrée sur les ensembles et l'homogénéité, ou encore sur les uniformités de succession pour preuve de ses lois d'association, la synthèse suscite un type nouveau d'opération de la conscience.

Cet intérêt *supra* cité révèle somme toute l'hypothèse d'opérations de croisement, en réalité des opérations sous un terme nouveau et qui ramèneraient l'hétérogénéité au-devant des considérations, en somme selon lesquelles considérations ces opérations de croisement diversifieraient et multipliraient les sens, et donc les représentations de signifié.

L'abstraction et le croisement, ces deux opérations en dehors de celle qui concerne la généralisation, forment l'expérience de la correspondance sémantique de la conscience d'avec la proposition en termes de structure syntaxique. Cette forme complexe de la correspondance représente le contenu propositionnel de la conscience des propositions linguistiques.

Dans le rapport analogique des trois modes fondamentaux de l'unité de la conscience en psychologie, d'avec la grammaire quant à l'apport de la phrase canonique sujet, verbe et complément d'objet, il est en conséquence question de concomitance, et cette conséquence quant au jugement comme corrélat de la représentation et du sentiment, d'avec le verbe comme corrélat du nom et de son complément, c'est-à-dire le complément d'objet, ou en réalité de sujet ou nom.

Avec cette concomitance entre psychologie du point de vue empirique et grammaire méthodique, avec cette diversité ou multiplicité, donc avec cette opération nouvelle de croisement, nous nous retrouvons face à une psychologie nouvelle, et cette confrontation en termes de grammaire et de psychologie, ce dernier point de vue avec ses méthodes d'expérimentation.

Cette diversité amène à penser l'étendue de l'observation des variations concomitantes entre les structures profondes et les structures superficielles. En effet, si nous accordons la diversité à la méthode concernée, cette diversité est alors l'accès de la pensée à toutes les potentialités nécessaires et possibles pour sa diversité constitutive, ou celle du sens.

Mais pas seulement, l'ajustement entre les schèmes des structures profondes et ceux des structures superficielles du langage, peut présenter des décalages aux observations, lesquelles poseront alors plusieurs sens pour une même représentation de signifié. Enfin, c'est aussi le problème des actes indirectes dans le discours, mais encore des traductions non littérales.

Mais quoi qu'il en soit, avec le croisement des mots ou propositions irréductibles, d'ailleurs pouvant servir d'exercice à l'entraînement et l'apprentissage de la création d'idées, les potentialités croissent. Si bien que le noyau devient chaque fois plus subjectif, c'est-à-dire plus étendu en termes de contenu, donc les croisements de plus en plus possibles.

Au sujet de la connaissance humaine, l'évidence de l'absolu est alors envisageable. Indépendamment de la mesure du degré de connaissance, les relations sont moins contiguës et le degré des conjonctions constantes, telle que la ressemblance, est également moins élevé. Plus en rapport avec la distance, les opérations de croisement suscitent la possibilité de l'infini.

Si cette possibilité concerne l'étendue d'un espace de la conscience pouvant croître infiniment, cependant et ceci concorde avec Kant (1905), ce n'est que par la perception de quelque matière, quelle qu'elle soit. Cette nécessité qui fait alors l'espace extrinsèque à la conscience, montre que l'étendue de l'espace ne s'explique pas exclusivement par la proximité et la distance.

Ces deux formes ou substrats de la conscience doivent leur présence à la matière, mais moins leur existence, car nous savons la présence dans l'absence des possibilités permanentes de sensations, et, dans une certaine mesure, la préexistence de traces ou impressions internes des excitations externes venant des périphéries, que ces dernières soient ou non renouvelées.

1.4 NÉCESSITE ET POSSIBILITÉ : L'ÉTENDUE DE LA CONSCIENCE DANS SON ESPACE

Avec la possibilité de l'étendue d'un espace de la conscience, lequel espace traite des croisements de sorte à ce que les potentialités employées – pour la formation des contenus propositionnels ou les représentations – proposent d'autres conditions que celles de vérité selon la logique vériconditionnelle, c'est évidemment la possibilité d'autres types phrastiques.

En effet, s'agissant de la perception des rapports entre les propositions syntagmatiques et les choses du monde, les nouvelles possibilités qui s'offrent à la pensée n'ont plus lieu de définir le sens à partir de la dénotation des expressions linguistiques, soit *Sinn* et *Bedeutung* en les termes de Frege (1871) et espèce de sa démarche philosophique pour une théorie générale de la connaissance.

Donc, continuer avec l'étendue c'est accepter la généralisation des conditions de vérité aux conditions de satisfaction, donc et en termes de structure de l'énoncé comme outil heuristique de la théorie des actes de discours, et dans le cerne d'une certaine philosophie contemporaine du langage, c'est observer la phrase canonique par sa forme logique élémentaire.

Selon Vanderveken (1992, p. 11), cette forme des actes de langage révèle une structure dont le sémantisme se constitue « d'une *force illocutoire F* et d'un *contenu propositionnel P* ». Aussi, l'ordre syntaxique peut parallèlement être observé. Cependant, il est à noter que ce dernier ordre est moins alloué aux conditions de satisfaction, c'est-à-dire à la forme logique.

Bien que la structure syntaxique révèle respectivement une proposition principale ou régissante suivie d'une proposition subordonnée, l'intérêt déjà précisé place les représentations de signifié au-dessus de cette structure. Toutefois, considérons son importance lorsqu'il accueille les représentations de manière à ce que le langage soit universellement compris par tous.

Bien qu'il y ait une démarcation entre l'état psychologique du locuteur, dont la force illocutoire en est la représentation avec la proposition principale, et le contenu propositionnel étant le motif de cette représentation et avec la proposition subordonnée, certes, le locuteur exprime sa représentation au moyen de cette force marquée par des propositions principales, mais il est facile de remarquer que la frontière entre représentation et motif est poreuse.

En effet, ce défaut de netteté lorsqu'une partie de la représentation se trouve dans le motif ou la proposition subordonnée, en somme la tendance pour un sentiment dont le quelque chose cause en partie la représentation du locuteur.

Mais ce n'est qu'une partie, et pour le reste le locuteur, mieux encore son état psychologique, est versé par le sentiment d'une vision du monde dont la cause revient à un devoir, dans le sens d'une nécessité et son développement curriculaire. Autrement dit, non pas par suite du motif, mais par suite du jugement selon les pratiques éducatives, et cela à la vue de l'état dont sont les choses dans le monde extérieur.

Reste donc à expliciter la source de ces jugements individuels, et cet objectif par suite du constat suivant, soit l'état des choses dans le monde extérieur. En l'espèce de la théorie des actes de langage, cette origine suscite les conditions quant à la réalisation de l'objet de l'intentionnalité, à savoir le monde devra se conformer au langage.

Cette conformation est déjà une des deux directions d'ajustement soulignées par Searle (1985) et Vanderveken (1992). Et l'autre direction n'est ni plus ni moins le sens inverse, c'est-à-dire le langage devant se conformer au monde. Avec cette terminologie empruntée à Searle (1982, 1985), les actes de langage n'ont de validité scientifique et de portée ontologique que par la direction vers un contenu.

Mais c'est pourtant le contenu de la conscience, c'est-à-dire les vrais motifs du sentiment de devoir et de la nécessité. Retour alors à l'unité de la conscience en l'espèce de la psychologie empirique (Brentano, 2008), celle qui ramène les trois modes fondamentaux de son activité, soit la représentation, le jugement et le sentiment.

Partant d'un tel fondement pour principe fondamental des recherches psychologiques, j'ajoute au sentiment deux de ces grandes classes, soit (i) la croyance qui comporte le soupçon, la supposition et la certitude en tant que ses modalités, et (ii) le désir qui comporte les modalités suivantes, soit la volonté, le souhait et la convoitise.

Les circonstances autour du présent actuel et dans le périmètre de la perception externe, indiquent la direction à la perception, laquelle perception interne vise alors un contenu rempli par le passé et ses expériences. Sous forme d'images-souvenirs, l'expérience comme fragment de l'expérience totale, sollicite le jugement. Autrement dit c'est toujours la tendance pour un sentiment qui crée la représentation.

Cette indication des circonstances fixe la mémoire sur un passé pertinent pour la réalité de l'objet de l'intentionnalité, vis-à-vis du sujet qui le convoite, ou le souhaite, ou en a la volonté. Outre l'espace kantien, dont la formation en appelle à la nécessité de la réalité de la matière, soit de son existence, cette pertinence d'ordre empirique en appelle à une phénoménologie également d'ordre empirique.

Par conséquent, l'expérience est le vrai motif du rapport de causalité entre l'état psychologique et le contenu propositionnel ; l'expérience est la matérialité sur laquelle s'appuie le jugement qui en appelle à la variété de types phrastiques, et cet appel afin que le jugement soit compris par tous.

Or, selon l'interprétation comme suit proposée par Ricoeur *et al.* (1984, p. 34) à propos de Husserl, si « la causalité comprise plonge ses racines dans une relation perçue de dépendance des propriétés intuitives à l'égard des 'circonstances', elles-mêmes intuitivement perçues », les circonstances sont déjà toutes montées.

Il s'agit en effet de la conscience, quant à l'association des circonstances passées d'avec l'expérience passée, rattachée à la science, quant à l'explication des raisons pour telles et telles variations de l'objet placé sous les influences extérieures. Je rappelle en ce sens la proposition de Bergson (1965, p. 24) au conditionnelle, en somme ce rappel pour affirmer que « science et conscience coïncideraient dans l'instantané ».

Il faut en conséquence accepter les propriétés essentielles de l'objet, soit la conscience de la connaissance de ses propriétés primitives et en tant qu'intuition intellectuelle, en somme ces propriétés indépendantes de toute circonstance extérieures mobiles et immobiles, et y ajouter l'influence des circonstances faisant partie de l'intuition sensible.

Les circonstances sont alors à comprendre comme étant des séries possibles de directions de la pensée, en d'autres mots de relations de causalité, en somme des séries et relations qui apparaissent par le simple fait que la nature du comportement humain est appréhensive. C'est alors par rapport aux circonstances que l'appréhension détermine toujours la place et direction des perceptions.

Le phénomène d'appréhension s'appuie sur les variables que sont les circonstances et pour la direction de la conscience vers un contenu de l'expérience, vers la matérialité. Si bien que si les choses sont considérées, celles en tant seulement que propriétés primitives de l'objet, et qui si les états de ces choses sont déconsidérés, ceux en tant seulement que circonstances ou influences extérieures sur la forme primitive de l'objet concerné, aucun processus d'objectivation devient possible.

Avec les circonstances, nous sommes alors à la confluence entre le noyau subjectif, soit le sens dans sa forme pure, et les circonstances qui s'impliquent et impliquent le processus d'objectivation par rapport à la liberté de la volonté.

J'ai amené l'extrême des phrases assertives, soit les propositions catégoriques, et cet apport par le biais méthodologique de la logique véricconditionnelle sous l'égide de la philosophie analytique moderne frégéenne, au-devant des considérations pour maintenant les circonstances auxquelles le sujet percevant s'en tient pour ses jugements.

Ce sujet est ici empiriquement conçu de manière globale, à savoir les organes sensoriels intéressés sont ceux des périphéries mais également ceux des centres internes. Avec ces derniers, ou la sensation de la conscience de son passé, l'histoire et la culture de ce sujet entrent dans les conditions pour la réalisation des changements demandés.

Si ces demandes renvoient pleinement aux deux directions d'ajustement *supra* citées, celles-là concernent encore les propositions impératives, certes, cependant généralisées aux conditions de satisfaction. La sensation de la conscience de son passé, la culture et l'histoire, est une phénoménologie de type empirique à renvoi médiat, car par l'intermédiaire de la mémoire.

Les aspects sensibles des expériences passées sont à prélever au cours de l'objectivation, et cette observation dans un processus de décomposition qui ainsi identifie les parties du noyau subjectif, en somme ces fragments empruntés au noyau, sollicités pour la réalité de l'objet de l'intentionnalité, dont le remplissage concerne le contenu propositionnel.

Mais sous le coup du phénomène d'appréhension, la spontanéité des perceptions ne peut qu'être effective là où les circonstances concernées se font présentes, en somme une réunion qui permet de rappeler les fragments concernés, quant à l'histoire et l'éducation du sujet toujours percevant. À l'inverse, il est moins question d'appréhension que d'apperception.

En effet, d'après le phénomène d'appréhension, l'indication des circonstances ne se fait pas en terre inconnue, puisqu'en réalité les sens ne savent trahir les réactions du corps vis-à-vis de l'environnement et des influences extérieures sur les organes sensoriels du corps percevant. C'est bien là la *doxa* perceptive chez Husserl (1966).

Au contraire, le phénomène d'apperception dit qu'il est moins question de spontanéité et plus d'adéquation d'une attitude qui se conforme au désir, ou à la croyance, c'est-à-dire d'un comportement en direction de l'objet de l'intentionnalité, ou, et en l'espèce de la psychologie empirique de Brentano (2008), en direction vers un contenu de la conscience.

Si bien que la liberté de la volonté amène à l'observation des actions qui comptent parmi la réalisation des croyances et des désirs. Mais la volonté est soumise à la nécessité des conditions physiologiques, et cela sous l'influence des causes et des effets mobiles et immobiles, en somme ces relations de causalité que produisent les événements physiques du monde extérieur.

Autrement dit, la volonté se soumet d'elle-même à la nécessité des conditions physiologiques, en réalité par ses propres réactions relatives aux conditions physiques. C'est la raison pour laquelle la loi de la causalité de la nature sensible trouvée chez Kant (1888), créée le conflit avec la doctrine du libre arbitre, avec les actes de la volonté libre.

Compte tenu des conditions physiques auxquelles est soumise la réalité psycho-physiologique, le débat de Stuart Mill (1866) sur la doctrine du libre arbitre face à celle de la nécessité absolue, en philosophie, intéresse maintenant pour la relativité des conditions physiologiques face aux conditions psychologiques.

La nécessité des fragments du noyau subjectif pour les observations qui concernent les changements d'attitude qui, selon Husserl (1966) modifie le cours de l'expérience, laquelle expérience correspond comme je le considère, à l'activité normale de la conscience, lequel changement correspond comme le considère Bergson (1965), aux modifications cérébrales, est l'hypothèse initiale maintenant développée.

En effet, lorsque l'intentionnalité participe aux représentations, autrement dit les représentations manifestent l'intentionnalité de ses objets, ce sont ces fragments qui constituent les représentations, celles responsables de l'intentionnalité. Partant, la réflexion veut que soit étudiée la variable suivante, soit l'indétermination du vouloir.

Pour autant, il faut revenir à la perspective physiologique avec les conductions nerveuses et leurs ébranlements, ces derniers étant difficilement mesurables qu'ils ne permettent pas de manière pertinente et qualitative, la détermination du sentiment. C'est la raison pour laquelle un sentiment se confond facilement avec une sensation, eu regard de l'affection et de l'émotion.

De ce fait, comment traduire avec justesse et par un langage universel, un phénomène dont non seulement les variations peuvent changer instantanément, dont chacune peut être éphémère et causée par des influences de toutes les natures, mais encore manifester des sensations qui ne sont que trop subjectives pour faire l'objet d'une description pertinente.

Ainsi donc la raison pour laquelle la dépendance réciproque de la perception externe des circonstances du présent actuel, à la perception interne de souvenirs associés par ressemblance, tient selon Bergson (1965, p. 24) en parlant de termes à la place de ces deux perceptions, « à ce qu'ils sont, l'un et l'autre, fonction d'un troisième, qui est l'indétermination du vouloir ».

Ainsi donc à la confluence des phénomènes physiques et des phénomènes psychologiques, le phénomène physiologique qui produit l'indétermination du vouloir, laquelle indétermination participe à la cause du problème à propos de l'étendue des phénomènes psychiques.

Même si l'hétérogénéité entre chaque modalité est mal tracée, si leurs limites sont imprécises, toutefois, attribuer les modalités de la croyance, soit le soupçon, la supposition et la certitude, et celles du désir, soit le vouloir, le souhait et la convoitise, à la détermination du vouloir, est déjà une série de degrés qui puisse combattre l'indétermination et l'incertitude.

Si bien que le sentiment ainsi déterminé en qualité, soit le quelque chose du sentiment, et lequel quelque chose sert d'expérience du passé comme existence dans l'objet de l'intentionnalité, laquelle existence est finalement l'apparaître de ce quelque chose, est la réalité de l'objet, soit la réunion forme-matière pour signifier la modalité concernée, mais aussi le sens de la pensée.

Alors avec pour postulat ce réalisme de la conscience, laquelle vision philosophique explicite la problématique sur l'expérience, la sensibilité des objets sur les organes sensoriels, soit le quelque chose du sentiment, mieux disant les fragments ayant pour origine empirique l'aspect physiologique du phénomène, est hétérogène à l'intellectualité des objets sur l'organe interne.

Mieux disant à et sur la conscience, ayant pour origine empirique l'aspect psychologique du phénomène. Mais avec la synthèse de la sensibilité et l'intellectualité, je considère unies ces deux facultés de l'esprit humain. Donc, d'un côté le contenu avec les sensations ou objets, de l'autre la forme avec les concepts ; et leur union pour la signification d'une modalité.

Autrement dit, l'opération d'abstraction a séparé les objets, et cette séparation pour la connaissance du ou par le sensible, mais aussi dans l'intuition alors dite sensible, et, l'opération de croisement les a réunis ; et non pas celle de généralisation puisque la conséquence est déjà l'intentionnalité, à savoir il s'agit d'un sentiment pour résultat de la conceptualisation.

Cette conséquence est la représentation de l'existence, en somme cette représentation d'après certains fragments, expériences du passé. La direction vers le contenu est donc la forme dont il s'agit, la forme de la pensée. Si bien que les modalités précitées, celles qui appartiennent au sentiment de la croyance, et celles à celui du désir, sont à la fois la réalité de l'objet et du sujet.

Cette double réalité parce que, chaque modalité, pouvant d'après Kant (1888) être un principe déterminant du mode, soit d'un désir ou d'une croyance, et lorsqu'en somme la loi législative n'est pas prise en compte, détermine non pas l'existence par elle-même, mais la possibilité de l'existence de l'objet de l'intentionnalité.

Et la possibilité ainsi déterminée, c'est-à-dire par les sens ou le sensible, et en mettant le supra-sensible à la marge des considérations, détermine qui plus est le rapport de la représentation à l'objet de l'intentionnalité. Et cette détermination par l'existence du concept et dont les parties ou objets ne sont autres que la quantité de fragments pris dans l'expérience totale du passé.

Mais selon Kant (1888), l'inclusion de la sensibilité ne peut être le postulat de la volonté libre, et cette impossibilité même si le choix des fragments concernés est une possibilité alors même que la conscience ou l'aspect psychologique est sous l'emprise du sensible, c'est-à-dire de l'aspect physiologique qui expliquerait le pourquoi d'un sentiment vis-à-vis de tel ou tel objet.

Quoi qu'il en soit du phénomène, à savoir de l'intelligibilité pure, ou de la sensibilité détachée de toute pureté et attachée à une forme d'intelligibilité plus empirique et même radicale, il y a bien

à la base des sentiments de la croyance, et des sentiments du désir, une loi morale qui assujettit les comportements par et pour les conditions sociales et culturelles.

> La loi morale est en fait une loi de la causalité par liberté, partant une loi de la possibilité d'une nature supra-sensible, de même que la loi métaphysique des événements dans le monde sensible était une loi de la causalité de la nature sensible ; ainsi la loi morale détermine ce que la philosophie spéculative devait laisser indéterminée, à savoir la loi d'une causalité dont le concept n'était que négatif dans cette dernière, et elle procure pour la première fois à ce concept de la réalité objective (Kant, 1888, p. 80).

Cette réalité objective est la raison pour laquelle rien de l'existence ne peut être tenu pour compte de l'intuition ou de l'acte de reconnaissance ou connaissance des concepts, même si la composition des concepts est pourtant l'affaire de la matérialité, soit de l'existence.

Et avec la perspective empirique, mais cette fois-ci seulement à propos du sensible ainsi mentionné par Barthélemy-Madaule (1966, p. 97-98) sur Bergson au sujet de Kant, les « *postulats de la pensée empirique* vont séparer les conditions formelles de l'expérience (le possible) d'avec les conditions matérielles (le réel), et montrer que l'un ne se déduit pas de l'autre ».

Avec la séparation de ces deux classes de conditions, c'est en réalité la limite imposée par mon propre raisonnement, à savoir : les états de choses tel que le sujet percevant les trouve avant leur changement, correspondent à la réalité, donc aux conditions matérielles de l'expérience, laquelle réalité cependant n'impose pas les conditions de satisfaction ; alors que les conditions formelles de l'expérience, elles, les imposent et puisque la perception du sujet est quoi qu'il en soit un advenir, à savoir : le possible, qui devient une nécessité pour le sujet percevant, advient alors nécessairement de l'éducation de ce sujet, laquelle éducation impose en conséquence les conditions de satisfaction à être remplies.

Et le changement est un acte, une action, non pas un constat, une constatation de fait ou la simple perception de l'état de choses. Et rapportée à la perception collective, la perception individuelle est nouvelle, alors que rapportée aux schémas individuels de la pensée, la perception individuelle est une habitude, et non pas de percevoir mais de vouloir le changement.

Si bien que la croyance et le désir sont liés à l'individuel, à la subjectivité du sujet. Mais comme auparavant considérés, et encore maintenant avec la loi morale, les changements se doivent d'être utiles et pratiques pour l'humanité, ou du moins pour les communautés concernées. La loi morale c'est la liberté en son état suprême, la liberté déliée de toute condition du sensible.

Mais cette législation n'est pas le postulat de la volonté des sens, si puis-je le dire ainsi ; et que ces sens soient ceux qui en appellent à la sensibilité interne, ou en appellent à la sensibilité externe. Pourtant, la nature supra-sensible de l'être relève des marques de son éducation, comme un quelque chose inné du sentiment bien que mêlé aux expériences qui, elles sont acquises.

Mais justement, la réflexion demande maintenant à ce que soit débattu le mobile face à l'immobile. Et à partir de l'instant où la perspective est, soit pour le sensible, soit pour l'intelligible, donc en dehors de l'horizon dualiste, le débat sur l'union sujet-objet doit en conséquence être clos, ainsi que la discussion autour du libre arbitre face à la nécessité philosophique.

Partant des spéculations sur la performance attribuée aux données de la pragmatique, non seulement comme branche de la linguistique, mais également de la psychologie, et pour ainsi dire contribuer à la science de la psycholinguistique, je tiendrais pour finalisés mes apports et compléments au sujet de la compétence.

Mais tout de même, un dernier mot la concernant et à titre de définition, à savoir la compétence est l'existence dont l'intégralité de l'expérience forme la totalité des potentialités, lequel potentiel représente le capital matériel sous forme de propositions irréductibles, et toujours ayant un noyau pour base du subjectif.

Toutefois, en apportant mes considérations et réflexions sur la mobilité et l'immobilité du phénomène pris sur le parcours de la pensée objectivant le contenu de l'intentionnalité, et en parallèle propositionnel, j'ai répondu avec la conviction de dissoudre la dichotomie linguistique-pragmatique.

Voss (1973, p. 534) propose sa définition de la performance, en somme dans laquelle définition j'ai retrouvé le terme *actualité*, à savoir la performance est « du niveau de l'actualité (au sens aristotélicien). Elle a pour but de signifier l'ensemble des syntagmes effectivement (in actu) prononcés – ou actualisés – par le sujet qui parle », en somme une signification et actualisation dans le sens d'objectivation.

C'est le présent actuel, ou l'actualité dont j'ai parlé, auquel j'ai somme toute uni la durée modale détaillée selon les trois temps, autrement dit le passé au contact du présent vers et selon l'avenir. En plus de faire la force en tant qu'essence du mouvement, l'union est la raison de l'actualité, c'est-à-dire du changement étant considéré ici en tant que processus d'individuation.

Du point de vue de la linguistique énonciative, la représentation est en quelque sorte l'acte du passé par le jugement qu'est l'acte du présent et pour la validité du sentiment vers l'acte futur. En se retirant de la faculté inférieure de désirer, Kant (1888) avait résolu le problème de l'indétermination du vouloir.

En réalité, cette résolution en amenant le principe déterminant de la volonté à hauteur d'une loi suprême, d'un principe alors législatif. Cette utilité ou praticité pour l'humanité est pour ainsi dire la nature supra-sensible, laquelle convient en la satisfaction ayant des conditions qui mettent hors de portée le sentiment, lequel sentiment est ainsi moins devenu une nécessité qu'une simple maxime pratique matérielle.

En suivant l'auteur, l'aspect physiologique du phénomène est écarté, en plus de prouver sa propre critique sur son Esthétique transcendantale. Le quelque chose du sentiment donne lieu aux actes de la volonté et alors rapportés à la forme de la pensée immanente ; à la vue de la chose ou de l'état de chose qui est soumis au jugement.

Ce rapport aux jugements de sorte à ce que par suite, des conditions de satisfaction viennent à être remplies, en somme un devoir ou nécessité qui puise sa source dans le passé, et cela par l'intermédiaire du présent actuel avec le jugement alors médiat, et pour l'avenir de l'objet ou sa réalité une fois ses conditions remplies. La finalité revient à un présent actualisé.

Comme l'entend Husserl (1966, p. 13), avant l'actualité, c'est-à-dire avant le jugement et avec l'existence seule du phénomène, « l''expérience' y est donc viciée par des *éléments d'intention signifiante non remplis encore par une intuition correspondante* ».

CHAPITRE II

LE CHANGEMENT PAR LA MÉTHODE ET COMME ÉTENDUE

Il s'agit en réalité du temps subjectif, en d'autres termes d'une durée du moi, mieux encore de la manière dont le moi dure entre deux changements, entre ses durées. Une telle assertion a répondu à la qualité des modalités, à leur intensité, et cette réponse pour plus de précision. Avec le temps psychique, j'ai dû prévoir le mouvement dans sa verticalité.

Pour autant, l'observation du continu d'une expérience intentionnelle a dû distinguer les modalités et ne retenir qu'un seul mode. Et cette distinction et retenue entre les durées d'un moi, lesquelles durées ont donc compté parmi les unités. Enfin, cette considération en observant les changements par rapport au passé et au futur avec l'écoulement du temps, soit le temps objectif.

L'utilité des modalités est leur distinction entre elles, lesquelles modalités comptent en conséquence comme entier, mieux disant comme partie d'une unité en tant qu'un des deux modes du sentiment concernés, soit la croyance, ou soit le désir.

Ainsi, ce n'est pas parce que le sujet temporalise sa croyance, ou son désir pour le quelque chose du sentiment, qu'il ne continue pas à constituer de l'expérience vis-à-vis de l'objet de son intentionnalité. En réalité, l'existence d'un *continuum* est évidente, déjà que le processus d'objectivation concerne la matière ici et là sur le mouvement et pour se constituer sur celui-ci.

Et cette constitution en plus de la certitude évidente en deçà de la nature du mouvement qui contient les forces d'extension et de contraction convergentes vers l'actualité, autrement dit dans la direction de l'écoulement continu du temps objectif, et dans lequel temps le sujet est observé immobile de par tous les moments de sa durée, en d'autres mots de par les instants des perceptions qui remplissent les conditions de sa croyance, ou de son désir.

Mais cette autre assertion demande l'observation de la mobilité du phénomène sur le mouvement considéré immobile. Tous les états d'attention sur les modalités, dont les ensembles constituent l'unité ou la durée intégrale du moi dans l'horizon d'une réalité, celle de sa croyance, ou celle de son désir pour un objet de l'intentionnalité, remplissent l'objet de mode quantitatif et qualitatif.

Par la pluralité de moments, c'est donc la discontinuité, soit l'hétérogénéité qui a dû être tenu pour intervalles entre eux ou les durées du moi. Les changements prennent alors effet dans les intervalles de durée ; les changements demandent une somme d'efforts qualifiant la durée

d'hétérogène et qui représentent les réactions de la personnalité sachant quelles sont les qualités qui lui sont bonnes.

2.1 L'EFFORT DANS LES OPÉRATIONS DE DISTINCTION ET D'ASSOCIATION

C'est ici le germe des intuitions intellectuelles sur lesquelles doivent se diriger les observations, et Bergson introduit l'idée d'une « concentration de notre attention sur le mouvement et le changement dans leur rapport à la vraie durée », et ce rapport mentionné par Ricot (1998, p. 75) au-delà bien sûr des sens et de la conscience, en somme d'après la raison, la morale, ou, d'après Kant (1888), le caractère supra-sensible de la conscience.

L'observation du rapport pose que, entre le changement et la durée vraie, et lorsque ces deux phénomènes de la conscience sont pris détachés de l'activité de la conscience, soit de son mouvement continu du point de vue du temps objectif, aucune harmonie universelle n'est possible. Et par conséquent, cette impossibilité à l'encontre du germe ci-dessus préétabli.

Ainsi définie l'hétérogénéité, soit hors considérations pour les forces qui s'exercent dans et entre ces deux phénomènes, j'ai alors rapporté Smith (1860, p. 15), à savoir « si quelques-uns de ces objets nous font une impression différente, c'est parce que nos différentes habitudes ne nous permettent pas de donner une égale attention aux diverses parties qui les composent ».

Cet apport de l'auteur qui développe une théorie des sentiments moraux, permet facilement de comprendre la cause qu'est l'habitude – terme ci-dessus mentionnée par ledit auteur – attribuée au manque d'harmonie universelle. Pour rappel, soit selon les considérations antérieures et les traités à titre de soutenance théorique, la morale est tenue pour harmonie universelle.

Et cette cause parce que c'est le changement même, à proprement parler, qui constitue l'harmonie universelle. Autrement dit c'est la nature du contenu quant au changement qui réalise, mieux disant qui fait revenir la conscience à la durée de l'objet sur l'intentionnalité. S'il appartient l'effort à ce contenu et pour qualité, c'est là une performance voulue du sujet.

Si bien qu'au jugement qui participe de cette revenue sur l'essentiel, soit sur les durées du moi dans son rapport à l'objet concerné, lui appartient la volonté en sa base dont la tendance est l'évidence de l'action ou des actions bonnes (Smith, 1860; Kant, 1888) ; sinon ayant déjà la certitude ; et cette tendance évidemment rapportée à la raison ou morale qui sollicite l'effort qu'est la performance.

> La raison *n'est pas une faculté ayant le caractère d'un fait accidentel* ; elle n'englobe pas sous sa notion des faits accidentels, mais elle est *une forme de structure universelle et essentielle de la subjectivité transcendantale en général.* 'Raison' renvoie à des possibilités de confirmation et 'vérification', et celles-ci, en fin de compte, renvoient à l'évidence, que ce soit l'évidence acquise ou à acquérir » (Husserl, 1966, p. 48).

J'ai donc jeté un regard au-delà des données immédiates de la conscience (Bergson, 1889), soit de ses perceptions qui n'ont pour unité que la plénitude de l'espace de la conscience, et donc que l'homogénéité des successions sur le mouvement et pour description de l'objet ainsi signifié. Partant, j'ai mobilisé l'effort attribué à la performance.

Si elle peut concerner l'intuition intellectuelle encadrée par les données de la phénoménologie transcendantale de Husserl (1966), les forces pour l'effort de la revenue à la durée vraie, caractérise

le changement avec le sens, mieux disant avec la description noématique et la description noétique de la pensée, lesquelles directions sont conjointement traitées par la conscience.

Outre que cette perspective dualiste puisse également supposer l'opération de croisement pour mécanisme de ces deux directions de la pensée, cette perspective suit le mode de raisonnement scientifique descriptif, en somme un tel suivi pour sa propre description déjà révélée par la double thèse de Brentano (2008) à propos de sa psychologie descriptive, soit l'intentionalité du mental et la perception interne.

Son principe fondamental, c'est-à-dire la direction vers un contenu de la conscience, tombe sous le sens du temps psychique. Subjectif et par la perception dans un présent actuel, ce temps conduit les observations sur les perceptions des choses et états de choses dans la conscience, celles et ceux qui comptent déjà parmi les souvenirs du passé.

Ces observations demandent en réalité un regard de soi sur son antériorité, à laquelle antériorité est attribuée la direction noétique de la pensée, soit vers les souvenirs et par leur mémoire immédiate sous forme d'images ; et laquelle antériorité ou passé a pour base ou point de départ les descriptions noématiques, d'où l'horizon dualiste ci-dessus révélé.

Avec Husserl (1966, p. 31), ces dernières descriptions concernent les modes existentiels, soit « 'existence certaine, existence possible ou supposée', etc., ou encore les 'modes temporels subjectifs' : existence présente, passée, future ». Ce sont là les modalités de la croyance et du désir subsumés au sentiment en tant qu'un des modes fondamentales de l'unité de la conscience.

Mais l'unité de la conscience ne peut être confondue avec celle du sentiment qui n'est qu'un de ces trois modes ; ou déjà la division du genre quant à l'unité de la conscience. Cependant, les sous-divisions que sont les modalités de la croyance et du désir subsumant au sentiment, concernent les distinctions nécessaires pour ainsi revenir à considérer la discontinuité.

Somme toute, l'implication trouvée chez Brentano (2008, p. 426) montre deux choses. Premièrement, le fait que cette direction va à l'encontre du temps objectif, en somme quand « la relation de la pensée à la couleur se rapporte à l'objet *premier*, la relation à moi-même voyant se rapporte à l'objet *second*, ce qui n'implique d'ailleurs aucune antériorité du premier sur le second ».

Deuxièmement, le fait que cette implication révèle la finalité de la visée intentionnelle, soit telle ou telle modalité précise, et qui ainsi donc justifie la nécessité des distinctions pour ainsi signifier ou définir l'acte concerné de la pensée. Toutefois, ce deuxième fait est déjà la finalité des descriptions, alors qu'il m'a fallu revenir au premier fait.

S'il s'agit de la direction noétique de la pensée en tant que phénomène transcendantale de la perception, il s'agit tout compte fait de la perception de l'acte de la pensée, en somme une perception du présent actuel vers le passé, et cela en plus de l'implication ci-dessus suggérée, laquelle révéla (i) le temps subjectif et (ii) la discontinuité ou l'hétérogénéité du mouvement.

Bergson (1965, p. 88) révèle que l'existence est un problème qui appartient à la métaphysique, autrement dit « l'existence paraît impliquer deux conditions réunies : 1° la présentation à la conscience, 2° la connexion logique ou causale de ce qui est ainsi présenté avec ce qui précède et ce qui suit », en somme deux conditions qui correspondent au temps psychique et aux directions ci-dessus considérées.

Les observations qui sont donc conduites par ces directions sollicitent les données sur la mémoire immédiate. Si son travail décrit l'expérience sous forme d'image-souvenirs, cette mémoire

décrit la représentation et détail ainsi l'existence de l'objet de l'intentionnalité, en somme le détail que sont les différentes parties distinctives qui composent les objets de l'intentionnalité.

Par conséquent, si l'impression n'est plus différente, et dont Smith (1860) avait antérieurement proposé les raisons de la différence par rapport aux intervalles de durée avant les changements ou efforts, c'est que le changement ou l'effort succédant est arrivé à son terme, soit à une durée vraie supplémentaire et venant s'ajouter à la succession de cette espèce de durée.

Cette succession, lorsqu'également à son terme, représente et est la description d'un présent actuel, ou encore l'objet de l'intentionnalité constitué, en somme une fois les conditions de satisfaction réalisées. Cette représentation veut dire que la description des conditions de satisfaction concerne les modes existentiels et les modes temporels subjectifs.

Aussi, outre l'existence certaine et l'existence possible rapportées à la représentation de la croyance, le soupçon peut également compter parmi les modalités de ce mode du sentiment ; et cette intensité allant décroissante, car d'après l'ordre ci-dessus mentionné quant à ces deux existences et maintenant jointes à celle du soupçon proposé sous forme de modalité.

Puis, et ce qui vaut également pour le désir, à partir du moment où l'intentionnalité du sujet est devenue une réalité ou vérité vis-à-vis de l'objet désiré, lequel objet deviendra un présent actualisé, les modes temporels subjectifs sont rapportés auxdites modalités, et cette correspondance pour la marche à suivre quant aux observations sur les divers schémas de la pensée.

À savoir, vouloir, souhaiter et convoiter représentent des actions, certes tournées vers l'avenir et qui vont croissantes, car cette intensité dans l'ordre de ces modalités et dont les fins de la réalisation concernent moins la certitude de l'objet que l'attitude amorcée par la convoitise, mais qui reviennent vers le passé dans un mouvement de va et vient de la conscience.

Enfin de compte, bien que l'action projette d'elle-même sa réalisation vers l'avenir, il n'en va pas moins qu'elle implique d'elle-même le passé, et cette implication bien qu'indirectement, mais qui implique alors et également une relation antécédant-succédant. C'est donc sur la base de la nécessité qu'objet premier et objet second s'impliquent dans une relation de causalité.

Le rapport d'un tel corrélat avec le temps est en conséquence intime, et participer aux représentations intimes du temps a préalablement demandé l'esquisse d'un modèle élémentaire. L'exemple suivant, de par le schéma de la relation du temps avec l'arithmétique et son modèle additif, est pertinent.

En effet, la correspondance d'une donnée immédiate de l'expérience (Bergson, 1968) à l'objet du modèle de l'arithmétique, en d'autres termes d'un changement à un entier, est déjà la méthode qui puisse distinguer les parties de l'espèce ou l'unité qu'est la croyance selon le mode qu'est le sentiment, et cette distinction de mode qualitatif et quantitatif.

Le travail de la mémoire autorise le rappel ou la reconnaissance des objets, et cette possibilité sur la base du genre ou concept ; ou, en l'espèce et les termes de la psychologie descriptive, des objets premiers sur la base de l'objet second. Mais l'intuition intellectuelle ainsi exposée, l'effort qui lui est demandé ne peut révéler que l'aspect quantitatif de la durée.

Et si cet effort répond à un des problèmes de la restriction de la mémoire, c'est certes pour cet aspect, celui qui en fin de compte correspond à la durée du comptage des entiers ou changements, mais aussi et encore pour la durée vraie, puisque la somme découvre l'unité, soit l'objet de l'intentionnalité.

Si c'est ici le mode explicatif du processus d'objectivation, il ne permet que de raisonner par l'aspect quantitatif du phénomène. En revanche, d'après les considérations précédentes, ce mode a pour antécédant le mode descriptif qui a abordé l'aspect qualitatif du phénomène, et cet abordage par la description des entiers, soit des changements ou intervalles de durée.

Les perceptions internes ont pour essence d'être étendues, et cette extension innée ou naturelle de par des phénomènes tels que la reconnaissance spontanée, l'appréhension, en somme des directions de la conscience que les actions concernées et mouvements moteurs ont d'immédiats et d'antécédents. D'après Bergson (1968) sur le point de vue métaphysique du phénomène, c'est la représentation spatiale du temps.

> Nos actes eux-mêmes ne nous apparaîtront plus comme un apport de nouveauté imprévisible. Ils font partie de la trame universelle des choses, donnée d'un seul coup. Nous ne les introduisons pas dans le monde ; c'est le monde qui les introduit tout faits en nous, dans notre conscience, au fur et à mesure que nous les atteignons (Bergson, 1968, p. 61-62).

Aussi, pour combler les restrictions de la mémoire, la perception revient de manière instantanée, d'où par conséquent la simultanéité avec l'action de la répétition du même entier dans le temps objectif imparti, sur la somme d'une quantité donnée d'entiers à la conscience, cette fois-ci par le temps subjectif et pour la mémorisation ou mémoire quantitative.

C'est ce double mouvement de la mémoire, soit d'un côté l'action tendue vers l'avenir et dans lequel un objet de l'intentionnalité fut prédéterminé en tant que finalité du processus, et d'un autre côté la reconnaissance pour combler les restrictions liées à la mémoire active, qui en appelle au mode de raisonnement scientifique explicatif.

La simultanéité de ces deux événements, soit le retour et l'aller, en d'entre mots et respectivement, la perception et l'action, n'est pas la cause de la simultanéité de deux espaces qui correspondraient précisément et respectivement aux deux événements, mais plutôt d'une simultanéité psychologique, soit du temps subjectif simultanément au temps objectif.

La question de l'occurrence en simultané de ces deux temps, pose finalement la question de la transposition de ces deux temps. Mieux disant, de la mesure de chacune des distances, à savoir à partir du point de retour, soit de la perception du présent actuel, vers les différents passés, soit vers le premier entier, puis vers le deuxième entier, etc., des distances ensuite transposées aux mesures des distances à partir du point de l'action vers l'avenir, soit vers le premier entier, puis vers le deuxième entier, etc.

Et la demande de ce mode de raisonnement, non pas pour le développement de réflexions sur les éléments responsables des associations, comme le voudrait en définitive l'École associationniste avec ses méthodes ordinaires empruntées à la psychologie analytique, mais sur la nature même du mouvement, soit sur la force d'expansion et la force de contraction, et dont la corrélation fait que le mouvement est fonctionnel.

Ensemble, la mémoire de la reconnaissance et la mémoire de l'action conduisent la perception sur des points de passage localisés entre les modalités d'un genre, tel que le sentiment, en somme ces points intermédiaires que sont les modes tels que le désir et la croyance ; quant à la fonction de cette double mémoire.

Si d'après Bergson (1965) cette présentation des modalités à la conscience est parfaite dans le sens ou le phénomène est entièrement reconstitué, j'ajoute que la relation causale mode-modalité-genre est une nécessité pour, non seulement satisfaire aux conditions du contenu propositionnel, mais encore pour combler les restrictions de la mémoire.

Cette nécessité est ce qui en réalité justifie le mode explicatif sur la diversité, c'est-à-dire sur l'étendue du contenu en objets et qualités en tant que propriétés d'objets, un ensemble qui réalise une modalité du mode concerné, puis sur d'autres objets et qualités dont l'ensemble réalise une autre modalité pour le même mode et ainsi de suite.

Si ce sont les conditions de satisfaction à être remplies pour le contenu propositionnel de la conscience, certes, c'est bien pour le même mode, cependant non pas pour un mode identique, c'est-à-dire un mode qui serait subordonné au principe d'appartenance, lequel principe assujettirait alors les deux mémoires à l'identité. Partant, il appert l'évidence d'une diversité d'objets ayant des qualités communes.

Cette connexion logique ou causale de ce qui est ainsi présenté avec ce qui précède et ce qui suit selon Bergson (1896), et relative à l'implication de l'antériorité selon Brentano (2008), et qui plus est soutient l'opération de croisement, renvoie tout bonnement à l'unité synthétique en l'espèce de la phénoménologie de Husserl (1966).

Cette unité est donc illimitée de par le caractère associant de ces parties, mais également limitante et de par l'intuition intellectuel toujours du concept, en somme de par sa distinction par rapport aux autres unités. Cependant, une telle attribution sans pouvoir encore affirmer qu'un changement d'état pourrait impliquer un changement d'objet de l'intentionnalité.

En effet, un même objet de l'intentionnalité peut se voir attribuer, en plus des trois actes suivants, soit être représenté, ou être jugé, ou être senti, toutes les modalités qui subsument à ces trois modes fondamentaux. Il faut donc comprendre par changement d'état, non seulement ces trois modes élémentaires de l'activité de la conscience, mais encore les variations d'intensité et d'attention. Qu'on veuille ou non neutraliser l'activité la plus pertinente pour la détermination ou les causes de l'acte de la volonté, il s'agit malgré tout du sujet à qui il appartient une personnalité.

C'est du temps subjectif dont il s'agit encore. La perception de l'unité sous l'angle de l'arithmétique est une manière de mesurer l'étendue d'une représentation, afin d'évaluer sa qualité pour la personnalité du sujet. L'opération conçoit que la perception de l'unité engendre le mouvement des parties, donc de leur association.

Si les observations sur les associations concernent les relations primaires, entre autres relations, la ressemblance, l'identité, la différence, la causalité, la contiguïté, la comparaison, qu'on tienne alors pour universelles les représentations, et cette considération lorsqu'il s'agit de leur structure. Avec les méthodes ensemblistes, c'est aussi le postulat pour l'association des divisifs.

Mais que je revienne et introduise maintenant la représentation intime du temps, en rapportant brièvement quelques-uns de ces modèles élémentaires. Alors que les fêtes religieuses se renouvellent chronologiquement, au même titre que les fêtes civiles avec le temps astral, le temps sacré compte parmi le temps circulaire, il est le temps historico-religieux. Puis le temps pyramidal de la vie humaine, avec ses phases et grands cycles.

Enfin, la relation du temps avec l'arithmétique, comme je le propose actuellement, en somme un rapport associé en réalité à la succession des entiers pour l'unité, et en observant la question de la mémoire dans ses opérations. Si l'objectif est une connaissance de l'aspect qualitatif quant à la représentation, le rapport à l'objet de l'intentionnalité est également mêlé aux observations sur les trois classes suivantes, soit la représentation, le jugement et le sentiment.

Qu'on développe d'ores et déjà sur le modèle de lecture du temps solaire avec le cadran. En effet, cette reconnaissance du temps est une méthode pertinente lorsque, chaque minute qui recommence reprend une à une le comptage de ses soixante secondes, chaque heure qui recommence reprend le comptage de ses soixante minutes, dont chacune reprend le comptage de ses soixante secondes, chaque vingt-quatre heures qui recommence reprend le comptage de ses vingt-quatre heures, et ainsi de suite.

Mais rien de plus objectif qu'une telle lecture, d'où l'universalité du modèle, donc sur la base du temps objectif. Or, l'intérêt de cette lecture repose justement sur l'inversion de la cause d'avec son effet, l'universalité de l'opération permet somme toute la reprise du comptage précédent dans le comptage actuel et déjà pour le comptage succédant. Voilà quant à la continuité dans la discontinuité.

À cet instant, la question que ma conscience pose à ma mémoire rapporte la considération qui suit. À savoir, jusqu'à quel nombre de répétitions du nombre entier un, ma mémoire peut-elle ensuite avoir pleinement conscience de la connaissance suivante, soit le souvenir d'une quantité précise d'entiers uns dans la suite ainsi déterminée ? La réponse à la question posée à ma conscience, n'est que relative à la vitesse de la répétition, soit plus lente, soit plus rapide.

En fin de compte, quand bien même la perception découvre une certaine étendue des phénomènes psychiques, si le contrôle de la vitesse étend la capacité de rétention de la mémoire, c'est que le contrôle peut également la restreindre. Or, étant donné que la limitation de la mémoire est un des paramètres imposés à la performance, en plus de l'état d'attention étudié en aval, cette faculté est donc soumise à une règle restrictive.

Si bien que sur le modèle des constructions parenthétiques, Chomsky (1971, p. 21) suggère le test des variations suivantes, celles qui concernent en somme les degrés suivants d'acceptabilité : « rapidité, correction, et uniformité de la mémorisation et de la reconnaissance, normalité de l'intonation ».

De mon raisonnement, et pour l'analogie avec le modèle cité ci-dessus à propos des constructions, entre continuité et discontinuité, la quantification d'aperceptions est donc égale à la quantité d'entiers dans la perception de l'unité. S'agissant d'une visée supplémentaire pour la conscience dans son opération de rétention, cette face de l'analogie est le modèle perceptuel ici suivi.

2.2 ENTRE DISSOCIATION ET ASSOCIATION : L'ARRÊT DANS LA MOBILITÉ

Le rapport strictement quantitatif, où chaque entier, tous identiques, appartient à une unité, présente néanmoins les intervalles entre le présent actuel et le présent passé, d'où l'intérêt pour le temps subjectif entre deux états objectifs, dans lequel temps psychique ou intervalle de durée rien ne peut en définitive être différent comme être également identique.

Que le rapport soit entre les entiers d'une unité, ou des unités entre elles, ou encore des entiers d'une unité avec ceux de n'importe quelle autre unité, quoi qu'il en soit toutes et tous sont identiques,

car en effet je les considère déterminés d'après leur immanence, mieux disant d'après l'écoulement continu du temps objectif qui les ramène au-devant du présent actuel.

En outre, l'intervalle présente aucune relation possible d'identité bien comme de différence, puisqu'en réalité son état est transitif, hors détermination du temps objectif. Tout compte fait, parmi cet état, seules comptent les relations primaires, c'est-à-dire les liens associant les qualités des objets parmi la représentation, également entre les représentations.

Ces relations sont d'identité, de contiguïté, de causalité, de différence, de ressemblance, de temps et d'espace, à savoir ces associations naturelles sont quantifiables d'après deux des trois facultés de l'intelligence humaine. Cela d'abord par la distinction des qualités qui, justement et par suite, pour la connaissance des objets, sollicite leur association entre elles.

Ainsi posée la possibilité d'un schéma d'associations sur la base de distinctions, c'est-à-dire du discernement, sa reconnaissance concerne la troisième faculté de l'intelligence humaine, celle qui concerne la rétention en les termes de Bain (1880). Outre cette mémoire, la méthode par comparaison explique l'aspect qualitatif dont les spéculations sont déjà sur les différences.

Mais ainsi de deux choses l'une lorsque ces différences sont celles d'un état statique par rapport à un autre état statique. Ou j'observe la quantité de ces états parallèlement à la quantité d'entiers qui divisent et mesurent le temps objectif. Or, on sait qu'un état statique ne change pas nécessairement au moment où change un entier, ou une unité, pour un autre ou pour une autre.

Ce décalage entre les étendues physiques et les étendues psychiques, puisque le temps subjectif, statique, ou la durée du moi, n'est pas sous la détermination du temps objectif, celui qui s'écoule. Mais alors sans cette première hypothèse, la mesure de l'étendue du phénomène psychique perd en quelque sorte sa matrice, soit le modèle qui fixait des points de repère.

Mais en retenant les observations uniquement sur les deux états statiques les plus proches, je veux dire ces deux états qui présentent entre eux des différences notables, j'ai alors deux points de repère entre lesquels repères il ne s'agit plus d'un intérêt pour la quantité d'entiers, mais bien d'un intérêt pour l'aspect qualitatif, le temps subjectif, soit l'étendue du phénomène psychique.

Et sous forme d'un moment avec Bergson (1968, p. 41), cet espace correspond en conséquence à « l'écoulement n'impliquant pas une chose qui coule et le passage ne présupposant pas des états par lesquels on passe : la *chose* et *l'état* ne sont que des instantanés artificiellement pris sur la transition […] ; c'est une mémoire intérieure au changement lui-même ».

Une unité de la conscience baigne dans un moment, avec au moins un de ses modes rattachés à la ou les modalités concernées, à laquelle unité psychologique il appartient ce propre contenant du moment, et un contenu auquel il appartient ses circonstances, lesquelles ne renforcent pas nécessairement la personnalité ou l'objet de l'intentionnalité, mais détournent plutôt l'attention.

L'état statique succédant ne change pas par lui-même, mais il subit seulement le changement qui provient de l'intervalle ou l'étendue qui le précède. Le phénomène psychique qui s'y déroule, dans la transition, doit présenter en lui les nouvelles différences. Par rapport aux deux états statiques de part et d'autre de l'intervalle, leur imminente fatalité font nouvelles ces différences.

Si ces dernières insèrent un état statique dans l'après, cette insertion provient et transite par et dans l'intervalle qui leur a donné la vie. La durée du moi est donc le substrat dans lequel la différence prend racine, par laquelle différence germe, sous l'effet d'une stimulation dont l'intensité et la fatalité sont manifestes, autant de *stimuli* que de questions confuses.

En fin de compte, ces circonstances atténuantes sont de nature physiologique, c'est-à-dire d'une excitation qui manifeste la rencontre entre les anciennes impressions pour l'objet de l'intentionnalité, celles qui lui conviennent pour son maintien, et les nouvelles impressions qui de prime abord conviendraient moins pour l'harmonie des sens ou l'objet de l'intentionnalité.

Mais le processus d'harmonisation n'est que dans le moment, c'est-à-dire dans la durée du moi, et dans laquelle durée les impressions contraignantes auraient en réalité plutôt un rôle essentiel pour la génération de l'état statique qui s'en suit, lequel est un retour vers le futur, mieux disant vers le sentiment de l'objet de l'intentionnalité.

Cet héritage tout particulier, ou en d'autres termes dans le sens d'un moi qui n'a rien de commun avec ses confrères, et lequel moi est encore source de confusions, génère des questions. Ainsi, dans une durée immortalisée dans l'instantané, dont la disparition est tout autant éphémère que son apparition, chaque question posée à ma conscience est une conséquence.

En demandant un effort contre le repos forcé qui s'est installé, certes les observations ont pour objectif de formuler les conséquences du doute et ne relèvent que du domaine de la physiologie, alors qu'à l'inverse la réaction à ces conséquences relève de la psychologie, soit des éléments responsables de la correspondance entre un état psychologique et un contenu représentatif.

Les systèmes de la langue qui ne disposent pas d'éléments qui puissent déterminer une correspondance suffisamment explicite entre un état psychologique et un contenu propositionnel, demandent à ce que je rappelle la raison pour laquelle j'ai proposé une approche perceptuelle, dont la base est l'unité de la conscience qui produit et montre des correspondances sémantiques. Mais je ne mets pas en défaut la linguistique structurale.

Dans l'hypothèse du contraire, mon souhait est de lui ajouter ce qui lui manque et si nous cherchons à répondre au problème théorique souligné par Chomsky (1971), à savoir le manque d'objectivité quant aux règles qui mettent en relation les structures syntaxiques d'avec les représentations de signifiés.

Et ce manque avec Roulet (1972, p. 199), en somme sur sa critique des grammaires structurales ne réalisant pas « l'inventaire des constructions syntaxiques (compléments nominaux ou propositionnels) dans lesquels les verbes peuvent entrer et la description des valeurs sémantiques (temporelles, aspectuelles, etc.) que les formes étudiées peuvent prendre dans le discours ».

Sur la base de l'unité de la conscience en psychologie, que les observations portent sur la représentation, car ce mode de l'activité de la conscience présuppose le jugement et le sentiment selon Brentano (2008, p. 428), ajoutant qui plus est que « le jugement influe *souvent* sur les relations affectives [...]. Inversement les relations affectives influent sur les *jugements* ».

J'attribue cet ajout qui suppose l'affection des organes sensoriels internes, par suite de la stimulation des circonstances contraignantes qui trahiraient moins les sentiments que les jugements, à l'ajout pour l'objectivation même des règles qui contribuent à la relation *supra* citée, en somme pour en partie contribuer à un inventaire de descriptions structurales.

Il est certain que la représentation ne perde pas de vue son objet, et cette certitude malgré les disconvenances pour l'intentionnalité de la conscience vis-à-vis de cet objet, mais qui cependant réorganise déjà sa raison et en vue des jugements qui, pour leur pertinence vis-à-vis de l'objet de l'intentionnalité, se nourrissent en fin de compte d'impressions contradictoires.

Il est également évident que la représentation naquît avec l'objet de l'intentionnalité. Mais justement, en sa base le jugement qui porte sur les impressions des affections, donc la représentation est moins concernée en elle-même que l'est en lui-même l'acte de représenter, donc dans l'axe duquel acte un horizon précis joue en faveur de la détermination d'un acte.

L'acte ainsi déterminé, il est celui qui s'extériorise des horizons confus, laquelle confusion, susmentionnée à propos de l'intensité manifeste, a généré des questions. Cette détermination est en somme celle qui produit l'étendue de l'état psychique, soit l'intervalle qui porte somme toute les différences à propos du rapport comparatif entre les deux états statiques se succédant.

C'est la raison pour laquelle cette fonction de l'acte possède la cognition pour partie de ses mécanismes. Déjà l'éphémérité de la durée du moi se fait pressentir, bientôt il disparaît pour se terminer dans un état statique. Ce moi est une éphéméride, marquée en lieu et date, et cette marque spatio-temporelle pour la mémoire de l'habitude qui déjà reprend son travail.

Bergson (1965, p. 90) désigne la mémoire intérieure au changement, l'autre mémoire qui est vraie, soit celle « laissant à chaque fait sa place et par conséquent lui marquant sa date, se mouvant bien réellement dans le passé définitif, et non pas, comme la première, dans un présent qui recommence sans cesse » avec l'habitude de répéter les phénomènes liés par une causalité.

Dans cette relation causale, le rapport a le temps pour détermination et un phénomène physique pour cause. Cette loi de l'associationnisme, ou de la nature du point de vue des corps, Leibniz (1898, p. 21) en a pourtant fait « ce qui échappe à nos sens, un principe de résistance et d'action. Tout point physique n'est pour ainsi dire que l'expression phénoménale d'un point métaphysique ».

Or, la succession des deux états statiques n'a pas le temps pour détermination, et que celle-ci soit le rapport cause à effet, ou soit l'ordre même des états dans la succession. Quoi qu'il en soit, le phénomène psychique, dont les observations se passent dans l'intervalle de durée du moi, ne démontre son étendue qu'en dehors de ces deux déterminations.

Et qui plus est Leibniz (1898) reconnaissait déjà le passage des phénomènes physiques ou de la science, aux phénomènes psychologiques ou de la conscience, c'est-à-dire que si le phénomène psychique est un problème de métaphysique, c'était cependant sans passer par les explications et considérations apportées par les données du champ de la physiologie.

Or, en en venant indubitablement aux monades leibniziennes, dont la moins docile est celle du moi pour les observations, celle-ci concentre toutes ces impressions en contradiction, soit cette activité neurophysiologique intense et susmentionnée à propos du changement d'un état statique vers un autre état statique, lequel changement est daté et localisé pour le rappel de la mémoire vraie.

Pour la reconnaissance avec cette mémoire, le lien entre le principe de cause et celui d'effet s'octroie ce point de référence dans une relation de causalité. Mais pourtant, sa nécessité n'est pas libre, ou aucunement dans l'attention de l'être quant à ses intentions pour la réalisation de l'objet de l'intentionnalité. Cette nécessité est en réalité subie ; d'où la réaction aux résistances.

Ces résistances concernent les différences qui génèrent des questions de manière confuse. Ces questions vont donc de pair avec l'épicentre des différences, soit l'état de grande subjectivité. Mais si le doute est déjà de nature interrogative, alors le processus d'objectivation est déjà rétabli. Il est même possible qu'il ne cesse jamais, et que le repos fasse partie du processus.

En tout état de cause, contre le gré de la volonté à continuer le processus d'objectivation, donc au gré d'un repos forcé, le processus d'objectivation ensemble avec la transition, joue finalement en faveur du retour vers le futur, c'est-à-dire vers l'objet de l'intentionnalité. Ce n'est que l'activité normale de la conscience, des moments propices, d'autres qui lui sont moins.

Par le biais de l'attention primitive, celle qui est spontanée, c'est *a contrario* que Ribot (1896, p. 4) définit la nécessité du changement qui est subi, alors pour ainsi dire par cette attention qui « est un état exceptionnel, anormal, qui ne peut durer longtemps parce qu'il est en contradiction avec la condition fondamentale de la vie psychique : le changement ».

Mais si le changement vécu, senti, est subi, la conscience sort de la résistance avec un acte cet fois-ci volontaire. C'est en vue d'un sentiment d'utilité, de praticité, ou du devoir, ou même pour lier l'utile à l'agréable, que la conscience répond alors par nature et aux questions posées inconsciemment par suite du changement éphémère ou spontané, mais confus.

L'horizon ainsi défini, lequel axe de pensée continue alors le processus d'objectivation, a justement les mécanismes moteurs pour continuation, n'ont pas des impressions et sensations du complexe de confusion, mais justement pour les faire s'accorder entre elles, afin que les conductions nerveuses puissent tout compte fait les supporter par absorption de leur intensité.

Si cet accord est un cas d'éducation pour harmoniser les sens entre eux, et finalement pour équilibrer l'attitude vis-à-vis de l'objet de l'intentionnalité, pour Ribot (1896) cette mécanique motrice manque aux conceptions de l'École associationniste, envers ses considérations pour le lien qui cause la réunion des deux principes dans une causalité.

Bergson (1965) le considère aussi lorsque l'associationnisme part de la dissociation des impressions, ou des images, car par « idées, j'entends les images affaiblies des impressions dans la pensée et le raisonnement » selon Hume (1739, p. 13), pour ensuite associer sans supposer les ressemblances comme étant déjà jouées d'avance, c'est-à-dire étant sous l'emprise du lien de la nécessité par liberté.

Le tout confus, puis ses parties dissociées, c'est comme une fenêtre dans la monade leibnizienne, laquelle voie d'issue pour l'étendue du phénomène psychique, mais comme le dit Bergson (1965, p. 94), toujours dans le cerne d'une théorie de la reconnaissance même du changement, à savoir « par un sentiment confus de *qualité marquante ou* de ressemblance ».

Contre la nécessité naturelle où l'association de ses phénomènes se rapporte au point de vue des corps physiques, le besoin qui suppose la conscience de la liberté ensemble avec un esprit volontaire, ou avec Kant (1888, p. 101) sur « la *possibilité morale* de l'action qui doit précéder ; car dans ce cas, ce n'est pas l'objet, mais la loi de la volonté qui en est le principe déterminant ».

Le sujet pragmatique, sous l'ordre de la théorie générale de la vérité chez James (1911, 1913), entre finalement dans le cadre de la théorie transcendantale de la connaissance chez Husserl (1966). Et l'inexistence intentionnelle chez Brentano (2008), conçoit également un tel sujet, en plus de lui attribuer la mémoire intérieure au changement chez Bergson (1968).

> En m'appréhendant moi-même comme homme naturel, j'ai d'ores et déjà effectué l'aperception du monde de l'espace, je me suis saisi moi-même comme me trouvant dans l'espace où je possède déjà un monde qui m'est extérieur. La valeur de l'aperception du monde n'est-elle pas présupposée dans la position même du problème ? N'intervient-elle pas dans le sens même de la question ? (Husserl, 1966, p. 70).

Autrement dit, quand bien même l'intensité du phénomène sensitif fait toute la subjectivité du changement, le monde de l'espace, en les termes du dernier auteur que je rapporte à l'espace kantien, et ce rapport dans la mesure où les sensations y sont réunies pour la constitution du divers des phénomènes de la sensibilité, est le complexe qui suppose déjà une réponse générale.

La généralisation, qui est attribuée à une idée composée, parce que la seule réponse est advenue, certes d'une pluralité de questions posées à ma conscience, mais surtout d'une opération d'abstraction innée qui est partie de la généralisation, en plus d'avoir été consentie naturellement par le besoin, la nécessité par liberté, mieux disant par l'objet de l'intentionnalité.

Pour être utile et pratique au moi, sinon à l'humanité en l'espèce de la pragmatique de James (1911), la nécessité par liberté en appelle à la volonté pour la production d'actes plutôt choisis que soumis. Mais leur base est néanmoins une tendance non pas volontaire mais innée, et quoi qu'il en soit de l'existence de l'objet de l'intentionnalité, c'est-à-dire consciente ou inconsciente.

Or, quand bien même le lien entre le phénomène naturel étant le complexe subjectif du tout confus des sensations et pour l'opération de généralisation, et le phénomène social étant l'objet de l'intentionnalité et pour l'opération d'abstraction, est sous le régime de la liberté, mieux disant de la loi morale avec Kant (1888), il est régi par des habitudes motrices.

En effet, jouée d'avance pour l'homme qui pratique et répète ses croyances et désirs, rien qu'avec les quatre classes supérieures de sentiments, avec le religieux, le moral, l'esthétique et l'intellectuel, ce lien est donc sous la nécessité de concomitants physiologiques. Cette réaction motrice pour en somme l'objectivation du phénomène qu'est le complexe et changement.

Étant donné la subjectivité, la grande complexité et la totalité du passé qui le compose, traiter l'origine de ce phénomène sur la base de la méthode du divisif serait un non-sens. Il est donc d'abord observé comme étant un, soit comme une unité et dont le tout subjectif est sous l'ordre d'une nécessité subie par un phénomène naturel.

Mais ce n'est pas parce que le rôle de la mémoire vraie consiste en la reviviscence de la totalité, que cette totalité est celle du changement. J'ai nommé modalités des degrés afin de qualifier les différents modes de sentiment, et cette attribution pour tenter de faire face au défaut d'imprécision. Il s'agit donc de la totalité ou l'exactitude pour l'objet de l'intentionnalité.

Cet horizon de la mémoire justifie la nécessité du besoin qui ne compte que sur la reviviscence des images-souvenirs intéressantes pour l'avenir. Cette perspective de la mémoire est donc l'intérêt pour les dispositions des mécanismes moteurs qui eux-mêmes disposent les choix de manière distincte, en somme les divisifs pour l'objectivation.

L'opération à proprement dite de cette abstraction demande un effort d'expansion et un effort de contraction, en somme pour Bergson (1889, 1965) qui cependant attribue les données immédiates de la conscience à la généralisation. À l'inverse, ou pour continuer les actes de la volonté quant à la réalisation de l'objet de l'intentionnalité, les données sont médiates.

En effet, l'état intellectuel, c'est-à-dire la perception ou l'acte de représenter, suscite la sensation du sentiment par le biais de toutes les circonstances associantes possibles. Et ces circonstances ne sont pas seulement associantes, mais également déterminantes, et pour le besoin, donc les actes de la volonté, et pour la liberté, donc le choix des souvenirs.

Mais par la mémoire plongée dans un présent-passé plus que subjectif, l'habitude motrice est là qui la conduit vers des horizons plus certains. Aussi, le présent actuel sur lequel la mémoire prend appuie, contribue à l'objectivation et cette conduite, puisqu'en fin de compte ce présent continue l'action toujours dirigée vers l'avenir qu'est l'objet de l'intentionnalité objectivé.

Étant donné que les actes de la volonté à réaliser l'objet de l'intentionnalité ont pour conséquence la réaction, par laquelle s'étend le phénomène psychique, ces actes comprennent l'effet qui concerne les descriptions des formes de représenter, et ce mode de raisonnement scientifique lorsque les représentations supposent les jugements et les sentiments.

En effet, l'objectif propose les descriptions de quelques sens ou horizons, et cette proposition afin de rendre compte des observations sur les associations. Mais avec cette méthode plutôt intellectualiste, il s'agit en réalité moins des représentations que des actes de représenter, et cette observation pour rendre compte des rapports entre les idées.

Bergson (1965) en a expliqué les mécanismes, l'expansion et la contraction quant au travail de la mémoire. Et cet espace de tension ne concerne pas la force exercée dans le changement d'après l'intensité du phénomène subjectif, mais le contact de l'action par les actes de la volonté et sur cette force, en somme la réaction qui ainsi créer de l'énergie.

C'est là toute la qualité du potentiel, à savoir la quantité d'énergie déployée représente la mesure tout juste nécessaire et précise de l'étendue sur laquelle se sont réalisées les seules images-souvenirs intéressées pour la réalisation de l'objet de l'intentionnalité. C'est déjà l'hypothèse d'un contenu pour une durée mieux déterminée dans l'intervalle.

À dépendre alors de l'importance de l'objet de l'intentionnalité, donc de la force de volonté quant à sa réalisation, mais qui malgré tout n'en est que l'effet et non pas sa cause, la quantité d'énergie diffère. Alors encore dans l'imprécision, je ramène les degrés quant aux deux modes de sentiment, soit la croyance et le désir, ceux qui avaient, par leurs respectives modalités, défini ces différences.

Mais dans l'intervalle avec l'échelle graduelle, du soupçon à la certitude pour les croyances, et du vouloir à la convoitise pour les désirs, ce sont des affinités que ces modalités entretiennent avec le phénomène intellectuel dont il est question, en réalité ces états de conscience auxquels la psychologie assigne des modes et leurs modalités.

Ces rapports intimes qui définissent les actes de représenter en unissant, rapprochant, éloignant, ou encore en subordonnant, je les avais attribués auxdites modalités en les évaluant par degrés, en somme comme semblait le concevoir Bergson (1965, p. 100) lorsqu'à « ces divers degrés de contraction correspondent les formes variées de l'association par ressemblance ».

À propos de ce lien intime. Avec le débat brentanien, si mes observations ont dû faire face à la différence de degré entre le sentiment et la volonté, l'écart ne résulte que de la possibilité d'un objet de l'intentionnalité avec la volonté, c'est-à-dire avec l'espoir qu'il se réalise. Ce résultat parce qu'en fin de compte, seule règne une différence de contenu entre le désir et l'espoir.

Autrement dit, l'espoir possède les conditions pour satisfaire à l'action en vue de ladite réalisation ; alors que le désir ne remet qu'aux sensations qui lui permettent, certes d'exister en tant que tel, mais non en tant que la possibilité d'un espoir auquel il appartient les conditions de satisfaction qui puissent le lier plus intimement à l'objet de l'intentionnalité.

Avec le désir, la visée intentionnelle est inversée. La perception redescend ainsi aux sensations dans le changement, soit aux origines du sentiment. Bien que lié à la volonté qui lui succède, la démarcation est alors franche quant à la liaison entre le désir et ses modalités, et l'espoir ou la volonté et ses modalités qui comptent parmi celles de la croyance.

À l'inverse, avec l'espoir la perception est une action en direction de l'avenir et dont la finalité est la certitude pour la croyance envers un objet de l'intentionnalité. Les divers degrés étant ainsi départis, le point de contraction est le présent actuel, sensori-moteur comme l'appelle Bergson (1965) à propos de son essence.

À propos de son existence, je lui attribue, et le désir, et la croyance, soit deux classes fondamentales d'après l'acte affectif dans l'activité de la conscience, en somme comme le conçoit l'unité en psychologie empirique. Par la description des liens que peuvent entretenir ces deux côtés de la démarcation, Brentano (2008) soulève la question du degré de cette limite.

Du côté initial, les lois de la nature, de l'action des corps ou des phénomènes physiques, déterminent les sensations. Du côté final, les lois de la nature, mais cette fois-ci du point de vue de la conscience humaine, déterminent la nécessité par liberté *a priori* de la volonté, et quant au lien de la relation de causalité selon Kant (1888).

Avec la lutte de cette dernière nécessité contre le changement qui à chaque instant produit nécessairement des influences sur les sens internes, nous comprenons alors pourquoi l'activité de la conscience se contracte, en réalité pour limiter l'expansion d'un mouvement qui autrement continuerait à dérouler toute sa subjectivité.

La question de la nature de ce présent déjà largement développée avec Bergson (1965), il convient maintenant de traiter la question de l'existence du sujet. Il est double, c'est-à-dire individuel pour la subjectivité, et social pour l'objectivité, et cette duplicité à en croire les considérations d'auteurs tels que Husserl (1966) et Simondon (1989).

Avec Kant (1888), il doit quoi qu'il en soit être question de rapporter le concept du bien, en somme pour nécessairement lui subsumer la distinction suivante, à savoir les représentations des actions bonnes diffèrent, ou possèdent des degrés de différence, selon qu'il s'agisse du sujet individuel, ou qu'il s'agisse du sujet social.

La question de la sensibilité revient à confronter les valeurs existentielles du sujet qui accorde ses jugements à sa subjectivité, aux règles de bonne conduite du sujet alors social et pour la communauté qui doit donc juger et décider ensemble, socialement. Pour cet abordage, qu'on rapporte cependant ces deux sujets à une même catégorie.

En effet, ou encore avec Kant (1888), qu'on s'en tienne à la classe de relation à propos des catégories de la liberté. Si cette classe contient la personnalité, l'état de la personnalité et la réciproque d'une personne à l'état des autres, je les fais se cheminer dans le même ordre, pour ainsi leur attribuer respectivement le passé, le présent et le futur.

Le passé revient à attribuer le potentiel au sujet individuel, puisque la matérialité qui le réalise est le contenu du changement, soit l'objet d'une intentionnalité n'étant encore qu'à l'état de subjectivité. Le futur revient à attribuer l'énergie au sujet social, puisque la matérialité qui le réalise n'est le contenu que de l'objet et pour sa pleine objectivité.

Si ce dernier est l'objet d'une intentionnalité devenue objective, Husserl (1966) parle d'intentionnalité explicite, en deçà bien sûr de l'intentionnalité implicite, c'est-à-dire et d'après mon raisonnement, de l'objet encore en état de changement, de subjectivité. À la confluence des genres, reste à déterminer l'état de la personnalité pour représenter le présent du sujet.

2.3 QUELQUES DONNÉES COMME RÉSULTAT DES RÉFLEXIONS

Lorsqu'il a s'agit du présent actuel vers le passé, mais lorsqu'il a été question de l'objet en tant qu'intentionnalité et pour objet des réflexions, il a donc été mieux de clore les réflexions sur la base du point de vue suivant, soit de l'avenir vers le passé. Et pour cause, la réalité du phénomène a toujours exposé son processus de l'action en vue de l'avenir vers la perception sur le passé.

Les jugements portés sur les sentiments sentis dans le présent actuel, ont fait l'objet d'observations par l'intermédiaire des souvenirs associants, et cette perspective pour ainsi distinguer entre l'avant et l'après du changement. Tout compte fait, on a vu que la ressemblance comptait pour beaucoup dans le processus de signification des souvenirs associants.

Toutefois, autour des réflexions sur le changement, avec quelques considérations pour les lois d'association quant aux méthodes ordinaires de la psychologie analytique, j'ai exposé ce principe clé de l'École associationniste au remplacement, lequel principe est la conjonction constante qui enveloppe les relations primaires de Hume (1739), telle que la ressemblance.

En effet, remplacer un souvenir à la place d'un autre souvenir, c'est-à-dire changer la qualité ou substance d'une propriété d'objet par une autre substance, cette dernière ayant également fait partie de l'expérience du sujet, a ramené la synthèse et le jugement synthétique au-devant des considérations, et ce renvoi par suite du principe de non-appartenance.

L'acte des jugements a été la réunion du quelque chose avec le sentiment pour base de la représentation, en somme l'idée initiale qui a sollicité les considérations sur l'unité de la conscience, en tant que principe fondamental de la psychologie empirico descriptive de Brentano (2008).

Cette idée sur les diverses associations et croisements possibles, est en quelque sorte devenue active, en somme comme la conçoit le courant pragmatique de la psycholinguistique soutenu avec James (1911, 1913) sur la vérité générale des idées. Avec ce dernier auteur, ce quelque chose du sentiment rapporte la réaction du corps vis-à-vis des actions du sujet pragmatique.

C'est donc le monde et la phénoménologie du point de vue de la nature et les relations causales entre ses éléments mobiles et immobiles, et leurs influences entre eux et sur celles du corps, qui ont aussi intéressé les considérations pour la conscience et ses actes. Mais avec les objets de l'intentionnalité toujours en perspective, les réactions tendues vers l'avenir sont toujours la conséquence de croyances ou de désirs.

Le quelque chose du sentiment prend sa source dans le passé des expériences. Mais comme le présent actuel est un présent déjà toujours passé d'après la concomitance du mouvement au temps objectif, j'ai cherché la possibilité de points intermédiaires pour l'observation de l'étendue du phénomène psychique rapporté, celui qui concerne le processus d'objectivation.

Pour advenir et vivre des circonstances qui encadrent le présent actuel, le sentiment est le point de référence ayant été considéré et à partir duquel les perceptions jettent le regard de la conscience

sur le passé. Pour Bergson (1896), la perception interne est déjà l'ordre d'une modification cérébrale, en d'autres mots du changement entre l'avant et l'après.

En vertu de l'intentionnalité du mental, il s'agit de la perception de la représentation d'un phénomène pour le jugement (Brentano, 2008), et cette perception interne vis-à-vis des autres phénomènes de l'activité normale de la conscience. En matière de directions noétiques (Husserl, 1966), le contenu de la représentation est rapporté au contenu de la pensée.

L'action, étant la réalisation de la perception et la constitution de l'objet de l'intentionnalité, a fait l'objet d'observations en considérant qu'elle est un phénomène naturel ou inné, et cette considération d'après sa tendance en termes de subjectivité originelle, c'est-à-dire de modes du sentiment, tel que le désir et la croyance.

J'ai également tenu pour influents sur le corps et sa physionomie, et se répercutant aussi sur les états psychologiques, les phénomènes de la nature, et cette considération alors en l'espèce d'une philosophie de la nature dont la base a concerné les recherches psychologiques de Brentano (2008), recherches qui ont confirmé la possibilité d'une mesure des phénomènes physiques.

En outre, certaines circonstances, celles qui détournent l'attention pour la constitution de l'objet de l'intentionnalité, ont servi à appuyer la pertinence d'événements psychologiques tels que le changement, la perception interne ou modification cérébrale, ce qui a en définitive permis de montrer que ces événements représentaient le retour de la conscience à son activité normale.

En somme, Bergson (1968, p. 43) renvoie un tel événement ou « participation sentie, vécue, de notre entourage matériel à cette durée intérieure » qui participe du changement. En termes searléens pour son espèce d'intentionnalité, c'est l'évidence d'un monde matériel dans et de la conscience, soit ses choses et états de choses. Pour saisir quelles propriétés et substances marquent l'intérêt pour la perception, il a déjà fallu saisir les modalités.

Ces modalités sont évidemment celles qui concernent la constitution de l'objet de l'intentionnalité. Certes, certaines étendues des phénomènes physiques que les organes périphériques ont subi par accident, participent aux moments en tant qu'expériences du corps, mais la volonté ou le sentiment pour quelque chose scande ce principe de l'Ésthétique transcendantale de Kant (1905).

Un acte volontaire découvre une simultanéité par l'intermédiaire de la mémoire, celle qui règle l'avant dans l'après, c'est-à-dire les uniformités de la mémorisation et de la reconnaissance dont la mesure est contrôlée par la vitesse. Avec la vitesse de la répétition, l'autre mémoire, celle de l'habitude, a été également impliquée.

En deçà de la direction noématique suivie quant à l'ordre des degrés de réalisation d'une croyance, et aussi pour celui de la réalisation d'un désir, la direction noétique de l'expérience intentionnelle (Husserl, 1966) est venue s'ajouter aux premières descriptions, et cette complémentarité pour base d'une donnée sur l'étendue du phénomène psychique en question.

Tout bien considérée, un tel phénomène révèle déjà son étendue par la présentation de la direction de la pensée conjointement aux souvenir-images des modalités intéressées, et cette donnée au moyen de la perception interne. Cette remarque montre que la conjonction constante est une nécessité ; avec la ressemblance et la causalité, entres autres relations primaires.

Mais, au même titre qu'elle contribue au mouvement de l'activité normale de la conscience pour le changement d'un état vers un autre, la mémoire a la faculté de disposer une qualité quelconque,

qu'elle sait exister, à la place d'une autre qualité d'un objet dont elle a également eu l'expérience existentielle ou sensible.

Certes, la perception interne peut rapporter quelques qualités invisibles des objets, mais il faut reconnaître que la capacité de l'intelligence humaine a cette limite, à savoir les qualités qu'elle ne peut connaître et reconnaître faute de n'avoir pas vécu et senti les expériences sensibles relatives.

Si c'est aussi la question de l'absolu (Leibniz, 1898) face à la relativité de la connaissance humaine (Bergson, 1968) (Kant, 1905), ce vaste domaine de recherche a toutefois fait l'objet de quelques réflexions, lesquelles réflexions ont eu comme objectif l'étude de la possibilité de justement étendre cette capacité, soit le phénomène psychique ou la perception concernée.

Pour interpréter le lien de la conception mécanique de la conscience, laquelle conception renvoie à des automatismes ou habitudes de la conscience dans ses mouvements et selon la mémoire de l'habitude, avec la mémoire vraie (Bergson, 1965), j'ai d'abord considéré la succession suivante d'après le temps objectif.

C'est le présent moteur toujours pris dans le mouvement du temps objectif. À l'inverse et au milieu la conscience et le corps, avec la direction de la perception interne vers le passé, mais qui en revanche rappelle les expériences sensibles dans l'ordre où le fait le présent moteur, d'où la détermination de la relation de causalité d'après le temps objectif ; par nécessité objective.

L'ordre de ce présent sensitif du passé, justifie le divers de sensations dans l'espace de la conscience (Kant, 1905). Cette justification montre qu'il est également possible que les phénomènes soient simultanés. Enfin cet ordre justifie le temps pour l'apparition de leur succession.

La réalisation du quelque chose du sentiment (James, 1913) est alors revenue au présent moteur, ce qui en réalité appartient aux réactions du corps vis-à-vis de ces actions, d'où les *forces* quant au présent moteur pris sur le mouvement du temps objectif. Cette réaction tendue vers l'avenir est ici la conséquence d'une croyance, ou d'un désir, de leur réalisation.

Pris sur le présent moteur, ce futur ne représente l'intentionnalité de l'objet que par l'étendue du sentiment qui projette les perceptions sur les modalités, donc dans le passé. Ainsi, ces perceptions ont dû apporter le temps subjectif. Pour base des deux forces, la monade de Leibniz (1898), soit d'après la théorie du mouvement concret et de celle du mouvement abstrait.

J'ai alors considéré que les forces pour les actions ou présent moteur sur le mouvement autour des influences quant aux phénomènes physiques, en d'autres mots l'écoulement des circonstances, contribuaient aux réactions, aux changements. Mais des contres forces peuvent rendre moins certains les changements dans leur réalisation.

Et ces réalisations doivent déjà se trouver dans les directions vers l'objet de l'intentionnalité, ou, en les termes de Husserl (1966), dans les actions essentielles. La philosophie classique a donc proposé un de ses concepts clés, soit l'harmonie préétablie avec Leibniz (1898). Mais ce concept n'aura servi que de base pour en réalité ouvrir un débat à propos de l'action.

L'évidence des choses et états de choses du monde de la conscience, en somme la base sur laquelle les conditions de satisfaction sont formées dans le contenu propositionnel, une base que soutient Searle (1985), a également participé aux réflexions et de par le parallèle avec le contenu représentationnel selon Brentano (2008).

À dépendre du type phrastique bien sûr, et de la direction d'ajustement ensuite, ces conditions concernent respectivement la vérité, ou bien le succès et la satisfaction. Mais la direction a pour

valeur le jugement vrai ou le jugement faux, et quoi qu'il en soit de l'acte, c'est-à-dire assertif ou expressif, les choses et les états de choses du monde de la conscience sont déterminants.

Ces choses et états avant leur changement explicitent la pertinence du degré d'une croyance ou d'un désir, et cette détermination par l'intermédiaire de la proposition linguistique, en somme selon laquelle il est possible d'avoir des renseignements sur l'objet de l'intentionnalité, pour sa réalisation.

Le principe d'exprimabilité qui ressort, est alors intéressant dans la mesure où les propositions linguistiques, mieux disant les marqueurs de force, sont assujetties aux données de la théorie des actes de discours. J'avais en réalité supposé une relation logique et de dépendance entre le rappel du passé pour ce qui est du changement, et l'intuition.

Et la raison de cette supposition pour la compréhension du changement vis-à-vis des états de la conscience dans son activité normale, lorsque sous l'égide d'actes intentionnels. De l'évidence quant à l'écoulement continu du temps objectif, une marque, un indice pour la mémoire, se présentera toujours en tant que point d'arrêt où prend effet le sentiment du quelque chose.

Le temps perçu et pour sa mesure, à savoir en tant que les durées déroulant le mouvement de la réalisation du quelque chose du sentiment, est fonction du caractère différentiel que présentent entre eux les états intentionnels de la conscience et son activité normale. Dans l'ordre scientifique des psychologies qui traitent de l'unité de la conscience, la psychologie du point de vue empirique.

Mais les considérations ont également tendu vers l'autre psychologie, plus pure et intentionnelle, en somme celle qui laisse les intuitions sensibles derrière elle. Ce traitement a produit des contributions pour une théorie de la conscience originelle du temps, avec en somme les données de la phénoménologie transcendantale (Husserl, 1966).

Ainsi donc les données des méthodes ordinaires de la psychologie analytique ne sont plus devenues les causes avec les impressions simples qui s'associent de par leurs ressemblances, d'où le principe primaire de conjonction constante, mais les conséquences d'associations d'éléments nécessaires à la formation des croyances et désirs, et à leur réalisation. Alors motivée par la volonté et la liberté, l'association est donc intentionnelle. Les expériences du passé ne sauraient donner un sens aux pensées que par l'essence sensori-motrice du présent.

Mais les motivations remontent le courant du passé vers le présent, et cette remonté par ce qui dort dans une image-souvenir, c'est-à-dire par quelques éléments moteurs (Ribot, 1896). Mais dès que le corps subit une réaction d'une intensité plus élevée que celle de ces réactions relatives à la production courante des sensations liées à l'écoulement des phénomènes physiques, ces quelques éléments moteurs alors manifestes, produisent le contre-effort.

Cette opposition à l'effort du courant de la conscience, expliquerait l'origine de la volonté traduit par un mouvement plus lent de la force. Partant, c'est la volonté à réaliser l'objet de l'intentionnalité et dont la source est le sentiment, c'est-à-dire l'intensité différentielle qui identifie le point d'arrêt sur le mouvement.

Mais même ainsi divisé, soit en caractère objectif et en caractère subjectif, et puisqu'en réalité la description du lien entre les deux principes de la relation de causalité y renvoie quoi qu'il en soit, j'ai en conséquence préféré les termes d'intelligibilité et de sensibilité, et cette préférence pour distinguer le phénomène en question.

Et que la combinaison des mécanismes sensori-moteurs d'avec les mécanismes de la cognition soit source ou non de performance et pour défendre une théorie de la connaissance plus centrée sur la

compétence, je me suis dispensé des premiers, de leurs fonctions dont dépend également la précision corporelle des mouvements, sous l'égide des principes mécaniques de la psychologie génétique.

Le philosophe dira que je me suis retiré des intérêts du réalisme matériel, jusqu'à même la question de l'entrée de la sensation dans la conscience, comme la prévoit sa position d'idéaliste empirique. À l'inverse, les données de la philosophie première ont corroboré ma considération pour un monde moins ouvert sur l'extérieur ; en contrepartie plus ouvert sur la monade.

Mes recherches psychologiques portent sur le sujet transcendantal. À la confluence des fonctions du corps, un objet en soi universel de par sa matérialité, et des fonctions de la conscience qui traitent cette réalité empirique, en somme un ensemble de fonctions utiles aux sujets pour signifier leurs expériences sensibles, ainsi créer la connaissance objective, les mécanismes de la cognition qui *a contrario* répondent à la connaissance subjective.

2.4 QUELQUES CONSIDÉRATIONS COMPLÉMENTAIRES

À juste titre et donc comme considérations complémentaires, les facultés supérieures de raisonner avec l'entendement pur en l'espèce de la raison spéculative indiquée par Kant (1905), c'est-à-dire du socle et du point de vue qui en définitive bâtit une contribution après les résultats sur la compréhension des modes de penser d'autrui, en direction de la conclusion.

Mes observations ont contribué par les fonctions de la pensée à l'instar de l'objet sur l'intentionnalité. En tant qu'outil heuristique, j'ai attribué ces fonctions à l'opération que Simondon (1989) suggère et mentionnée en amont à propos de la réception d'une information pour le sujet.

À titre de rappel, je me suis non seulement entretenu avec Husserl (1966) sur la théorie de la conscience originelle du temps, ensemble avec Bergson (1889, 1965) sur les données immédiates de la conscience et l'expérience de la durée, mais encore avec Leibniz (1898) à propos de la théorie du mouvement abstrait, ainsi que de celle du mouvement concret.

J'ai d'abord renouvelé l'ancienne conception de ce dernier philosophe, sur la base de sa philosophie de l'harmonie préétablie. La direction des recherches de Husserl (1966), Brentano (2008) et Simondon (1989), a en réalité révélé des points communs avec l'action et sa tendance, dans la monade leibnizienne.

Je me suis disposé à traiter la concomitance du mouvement à l'écoulement du temps, et cette disposition mienne d'après l'aspect dynamique et synthétique de la conscience, plutôt que d'après son aspect statique et analytique. Tandis qu'il a s'agit d'espace où apparaît les simultanéités, j'ai d'abord envisagé le temps pour cette conséquence aspectuelle.

En effet, sans succession des sensations pour la formation de l'image, point de compréhension de l'énoncé d'autrui. Si ces sensations forment la substance en se joignant, et cette formation pour qu'advienne l'image et ainsi saisir l'idée, il faut plusieurs de ces substrats par lesquels les perceptions se réaliseront dans leur volonté de représenter l'objet en généralisant.

J'ai donc initialement convenu d'une succession, celle des rapports avec les simultanéités. Pour autant, j'ai prévu l'activité de la conscience d'après son hétérogénéité, quand bien même les méthodes de la psychologie expérimentale ou analytique défont cette réalité qui conduit au pouvoir de nuancer.

Bien qu'elles distinguent originellement afin de déterminer l'origine de la sensation, origine qui retient qui plus est une loi du corps pour preuve de la nature du phénomène de la sensibilité, les méthodes de l'École associationniste conçoivent la substance selon l'uniformité des sensations dans une succession, autrement dit comme le conçoit l'empirisme humien.

D'ailleurs à ce propos et en guise de rappel, Brentano (2008, p. 419) a confié son impression à proprement parler, laquelle fait partie intégrante de sa théorie sur le temps psychique, lorsque « l'image consécutive apparaît aussi présente que l'impression qui vient immédiatement de l'extérieur ».

Au fond, c'est entre ces simultanés que l'intervalle a intéressé ma méthode. Celle-ci a donc été déductive et, avec la causalité ici considérée, défend une relation biunivoque des images dans leur consécution. Suivant la concomitance *supra* citée, il est important que le rapport se fie au principe de non réciprocité. Kant (1905) rapporte l'ordre du divers dans le phénomène de causalité déterminé par la nécessité objective.

À l'inverse, les idées de Hume (1739) sont centrées sur un empirisme plus radical, avec un lien de relation causal par nécessité subjective. Mais il n'a plus s'agit de la réduction ci-après mentionnée par Schérer (1967, p. 203), autrement dit « une réduction phénoménologique qui opère un autre clivage : [...] au sein du concret, entre le vécu réel et son corrélat noématique dont 'un moment' fournit la base pour une conscience de l'espèce considérée ».

Bien au-delà, avec la présence de résidus à propos de l'image antécédente, ces résidus toujours présents dans l'image subséquente et ainsi de suite, je me suis initialement fixé sur l'hypothèse du sens commun avec Bergson (1968, p. 46-47), à savoir « la durée est essentiellement une continuation de ce qui n'est plus dans ce qui est. Voilà le temps réel, je veux dire perçu et vécu [...]. Durée implique donc conscience ».

J'ai présenté la réalité de l'intervalle. L'objectif a été de conduire mes réflexions sur le passage du temps subjectif, dans cette continuation vue comme étant le temps objectif. À savoir et pour rappel de mon hypothèse initial : chaque ordre, sous-entendu les schémas de penser, de la succession des données de la perception immédiate, est déjà contenu dans l'intentionnalité.

Les données de la conscience immédiate ont toujours de l'intentionnalité. Sinon on peut se demander la place de la conscience par rapport à l'existence interne du phénomène à proprement parler. J'ai finalement demandé, est-ce que l'intentionnalité est déjà jouée dans la conscience avant même d'user de son mouvement et de son effet ? En la positive, j'ai soutenu que les conséquences, c'est-à-dire l'avenir, sont jouées d'avance.

La tendance qu'a la conscience à l'action est due en majeur partie à l'appréhension du phénomène et comme fonction innée de la conscience, des sens internes. Dans cette perspective l'action se rapproche d'une anticipation de l'avenir. En définitive, ma conviction pour une connaissance subjective s'est servie du modèle ou principe de l'appréhension pour dire que cette connaissance concernait la direction vers un objet de l'intentionnalité.

En tant qu'objet de mes réflexions, cette direction est représentée par le présent. Et puisqu'à la confluence du principe actif, de l'action, et de sa tendance qu'est le principe passif de la substance, ce corrélat a bien confirmé le mouvement pour l'objet de l'intentionnalité et toujours pris dans une relation de cause à effet.

Pour mon objectif général, soit une connaissance du temps subjectif, ainsi pour la compréhension des modes de penser, la thèse ontologique a concentré mes efforts autour des considérations pour

un représentationnalisme plus projeté sur l'objet de la conscience que sur celui du monde extérieur, soit de la signification et des conditions de vérité.

Le cerne historique des données scientifiques a concerné une épistémologie rapportée des trois ultimes décennies du XIX[e] siècle, lesquelles influencèrent les sciences du début du siècle suivant. Et d'après mon concept de représentation, dont j'ai attribué la matérialité aux relations primaires trouvées chez Hume (1739), il fut inutile de revenir sur une méthodologie qui fit déjà ses preuves avec les descriptions sur l'acte de représenter, du point de vue empirique de la psychologie descriptive de Brentano (2008).

Mon intervention a en réalité été théorique et son introduction a également conçu l'acte de représenter du point de vue de l'autre. Aussi, nous savons que les recherches psychologiques ont produit des données sur l'existence d'un présent personnel.

Or, même dans le cas de cette réserve, celle où les expériences vécues et offertes par les données immédiates dans l'acte de les percevoir, impliquent respectivement la mémoire et l'intention, comme l'a montré la thèse de la perception interne de Brentano (2008), cette perception est nécessaire mais pas suffisante pour la connaissance de l'intentionnalité du mental.

En plus de justifier le point de vue empirique de la conscience, l'omniprésence des données médiates, ou immédiates, de la mémoire, implique nécessairement l'autre, je veux dire la présence du collectif. Le cycle de l'activité de la conscience ne serait jamais perpétué individuellement, il y aurait toujours de ce présent vécu collectivement, de ce temps réel et objectif pour le sens commun.

Mais la frontière est poreuse, ou du moins elle doit l'être pour éviter l'inactivité de la conscience. Si bien que le présent personnel et le présent impersonnel sont liés. Mais je ne suis pas allé jusqu'à dire que ces deux présents étaient nécessairement liés, mais cela si toutefois la pureté seule des phénomènes actifs de la conscience est concevable. Ainsi, le point de départ du raisonnement a été le principe selon lequel chaque conscience se distingue des rapports à l'égard des consciences qui constituent pourtant le groupe.

Ce principe parce que, dans le présent actuel chacune des consciences ne fait plus partie du collectif d'autrefois. Et même pour les couples de consciences, les horizons sont évidemment différents. Toutefois, j'ai aussi retenu la coexistence de nouvelles consciences dans le présent actuel qui, suivant l'écoulement continue du temps, renouvelle toujours la présence de nouvelles consciences.

Tout bien considéré, puisque cette conception de la connaissance du comportement humain, à partir de ses interactions conscientes dans leur rapport avec le passage du temps dans l'espace, a également participé à la production de connaissances scientifiques, j'avais formulé mes premiers questionnements sous forme d'une question initiale, celle qui a demandé comment les données immédiates collectives et actualisées de la conscience, ensembles avec les données actualisantes et individuelles, produisent la synthèse pour un mode de pensée ainsi réalisé ?

Et la réponse que la psychologie descriptive a apportée quant au divisif dans les recherches de Brentano (2008) au sujet de sa méthode, a vérifié ma réponse en tant que contribution théorique. Il a succinctement s'agit de la question du rapport de la partie d'avec le tout. Mais l'unité de la conscience n'est point le résultat d'une formalisation comme l'est le rapport de l'arithmétique, de la succession des entiers pour l'unité.

Inversement, les trois modes fondamentaux de ce principe de la psychologie représentent non seulement l'information reçue dans leur activité, mais encore la jugent, et/ou la sentent, autrement dit avec Brentano (2008, p. 428) « la relation de la pensée avec l'objet second suppose toujours, outre la relation représentative, une relation judicatoire, notamment celle d'une affirmation évidente, alors que la relation affective est tantôt présente tantôt absente ».

Dans l'objectif d'obtenir la matière nécessaire afin de rendre effective la fonction de ces relations, j'ai également tenu compte de l'objet premier, c'est-à-dire de la relation de la pensée aux qualités primaires des objets effectifs. Toutefois, ce que ces qualités comptent pour quantité a moins intéressé le contenu de la direction vers un objet de la conscience.

Avec le dédoublement conçu par la théorie brentanienne de la perception interne, j'ai suggéré l'objet intentionnel en tant que résultat de la modification infligée sur la relation de la pensée à l'objet premier. Cela a donc été le cas d'un présent pur et personnel qui ne procède pas au dépend du temps objectif, mais du temps subjectif ; en tant que valeur ajoutée ou adéquation qui comblerait l'insuffisance des considérations sur la perception interne.

Il est certes question d'un mouvement, mais sa direction qu'est la relation au contenu, n'est ni un retour ou un aller simple vers un futur, ou vers un passé. C'est en réalité la conséquence d'une cause à effet dont les respectifs principes remettent aux qualités secondaires, qu'est l'objet second, et aux qualités primaires de la matière, qu'est l'objet premier.

Il a somme toute s'agit d'une perception sur la relation de la pensée à la représentation et au jugement, et ou au sentiment, en tant que qualités secondaires ou objet second, de la relation de la pensée aux qualités primaires, à l'objet premier. L'objet intentionnel a donc été une perception sur une relation générale, c'est-à-dire sur les relations d'une relation. C'est alors de cette synthèse dont il a été question et dont tient l'individuation dont parle Simondon (1989).

Dans le cas des fondements de cet objet intentionnel, de cette perception, ou déduction, c'est que les « actes du moi mutuellement reliés par les liens (dont il reste à établir le sens transcendantal) de communauté synthétique, se nouent en synthèses multiples de l'activité spécifique et, sur la base d'objets déjà donnés, constituent d'une manière originelle des objets nouveaux » et selon Husserl (1966, p. 65). En réalité, ou suivant la réponse apportée à ma question ci-dessus formulée, les considérations de Simondon (1989) ont pu guider mes considérations à partir du complément suivant, quant à mon hypothèse de départ.

À savoir, une théorie de la communication soumettrait le processus d'individuation aux générations des interactions humaines, mais également adaptée aux interactions artificielles, et ces générations sur la base à la fois (i) de quelque réalité de l'objet du signal de l'autre sujet dans le collectif de l'interaction commune, et (ii) de la réalité du sujet qui traite l'objet du signal de l'autre.

Le renvoi du traitement inverse en conséquence le rapport de la partie et du tout. À cet instant le sens transcendantal avait pris forme, lequel sens avait alors conduit la direction de mes réflexions. Et en conséquence la partie s'est conformée aux circonstances qui détiennent la réalité des intentions.

Ainsi essentialisé ou substantivé, le contenu de l'interaction a eu comme contexte ce principe inférieur de l'intentionnalité, soit les expériences sensibles que Husserl (1966) attribue également au même statut selon Schérer (1967, p. 105), à savoir la « connaissance scientifique s'articule sur l'expérience sensible en tant seulement que celle-ci est tout d'abord une expérience formulée ».

Partant du présent pur et personnel, dit intemporel chez Simondon (1989), avant qu'il devienne présent passé et donc temporel, et ce devenir non pas par choix mais par nécessité conformément au temps objectif, à l'écoulement continu du temps, ce présent pur cause « la sensation d'une identité dans la durée » et d'après Brentano (2008, p. 419).

Voilà donc où s'est réalisé l'objet de l'intentionnalité, autrement dit dans un espace atemporel représentant le temps subjectif. Si bien que la relation d'identité, dans le sens d'identique, s'est opposée à la relation de ressemblance, dans le sens de différence, et cette dernière relation primaire en tant qu'effet du temps objectif.

Sinon l'autre temps, personnel, subjectif, soit la définition de l'objet de l'intentionnalité, à savoir la perception sur les relations de la pensée à la représentation et au jugement, et/ou au sentiment, de la relation de la pensée aux qualités primaires des objets effectifs ou non intentionnels, est le fait pour Simondon (1989, p. 176) d'« un être également social dans la mesure où il possède une conscience active actuelle, c'est-à-dire dans la mesure où il prolonge et perpétue le mouvement d'individuation ».

Et cette conscience active actuelle est la genèse active trouvée chez Husserl (1966), laquelle correspond au présent pur et confluant au principe actif, à l'action et sa tendance qui est le principe passif ; en rapportant la philosophie leibnizienne. Par abus de langage, c'est-à-dire par attribution de l'action à l'actif, à l'avenir, et, de la perception au passif, au passé, la contribution serait un principe dichotomique plutôt qu'un corrélat entre universalité et individualité.

Mais même en nouant ces deux aspects de la polarité du présent, ce dernier est bien là qui existe et se distingue dans sa pureté. En réalité, d'après Schérer (1967, p. 188) sur Husserl, « il n'y a pas parfaite équivalence entre les trois visées, puisque le moment est la base sur laquelle s'organisent deux modes de visées interprétatives essentiellement différentes : celle de l'individuel, celle de l'espèce », que j'ai respectivement rapporté à l'individu et à la collectivité, ou l'universel, et dont le lien est le moment, soit le présent pur.

En confiant cette réalité aux données de la science psychologique, j'ai alors préféré les termes de *collectivité* et d'*individu*. Partant du principe selon lequel l'objet rassemble les individus, les consciences, l'objet créant ainsi la collectivité, cette interaction dans sa direction tient lieu d'une logique déductive.

Celle-ci (i) s'attache à concevoir les consciences rassemblées en place et moment identiques pour une intentionnalité universalisante qui, par suite et séparation des monades d'après le temps objectif, (ii) s'attache à mesurer l'impact de la collectivité sur l'individu en place et moment différents.

Dans son rapport avec le mouvement d'individuation, ce passage du général au spécifique a confirmé une étude sur ce présent dans l'hypothèse *supra* citée, laquelle hypothèse a alors gardé toute sa signification mais tout en ayant pris un sens évolutif, à savoir : le sujet qui reçoit le signal de l'autre traite l'information dans son futur à lui, futur qui certes lui est propre par rapport à ce sujet, mais qui tout de même lui est son présent actualisant, parce que « *vivre est perpétuer une permanente naissance relative* » et selon Simondon (1989, p. 171).

La visée intentionnelle est celle de l'autre, celle qui vient du rapport à la collectivité, celle qui vient d'être considérée comme commune. Un tel rapport est la correspondance avec la relation d'identité trouvée chez Husserl (1966), donc l'unité idéale en tant que noyau de la signification qui subsume à l'objet de l'autre, c'est-à-dire de la collectivité du présent non pur, puis à l'objet du moi, c'est-à-dire de l'individu ou du présent pur.

CONCLUSION

Parce que ce présent déborde sur le passé, ce présent, qui par-là même perd de sa pureté, ne signifierait-il pas quelques données quant à l'indétermination des intervalles de durée selon Bergson (1889) ? Par-là j'ai pu détailler le sens de l'expression *temps subjectif*. La question suivante participe de ma conclusion : puisque le présent est indéterminé dans cette durée, à quel moment arrêter la boucle ?

En effet, la relation d'identité subsume à la relation de ressemblance qui naît dans la différence, et donc qui en signifiant l'identité au moyen des ressemblances ou résidus avec l'objet collectif du passé, se produit dans la différence, c'est-à-dire dans le présent, mais qui pour être continu et actualisant, ne cesse jamais et reproduit toujours le processus de signification dans le sens transcendantal de la perception interne. Au sens propre du terme, c'est là toute la nuance.

Donc, il y a bien quelque chose d'empirique, c'est-à-dire quelques qualités primaires dans l'objet second et pour sa réalité. D'abord le temps objectif comme détermination première de la succession. Puis celle-ci faisant s'écouler les simultanéités par voie de ressemblance, donc comme détermination deuxième. En réalité les deux cas de détermination déterminent le phénomène pris dans un ensemble de relations causales, à savoir : non seulement une qualité détermine l'association des deux simultanés de la simultanéité dans une perception.

Dans la reconnaissance de cette perception, il s'agit qui plus est d'une loi de détermination par voie de ressemblance, laquelle loi conduit la perception interne à produire l'association avec le souvenir d'une expérience empirique. Dans ce cas de mémoire, l'image-souvenir réalise la représentation d'une connaissance sensible.

Mais encore, d'autres phénomènes de la sensibilité peuvent se partager l'espace du contenu de l'expérience empirique. La simultanéité des simultanéités de simultanés est alors le contexte objectif ou réel d'attention, c'est-à-dire le principe *a posteriori* de l'intentionnalité, et que détermine la connaissance sensible.

Dans ce cas, et comme Bergson (1968, p. 50), j'ai appelé « 'simultanées' deux perceptions instantanées qui sont saisies dans un seul et même acte de l'esprit, l'attention pouvant ici encore en faire une ou deux, à volonté ». Mais d'après la connaissance sensible donnée d'avance et ma considération pour la méthode déductive, j'ai dû d'ores et déjà observer la connaissance intelligible, celle qui, d'après la science, articule cette connaissance sensible.

Le fond de la perception interne, c'est l'appréhension des phénomènes empiriques. Mais avec l'appréhension on remonte vers une loi de détermination par voie d'identité, laquelle voie conduit à l'association avec un concept, par exemple celui d'unité de la conscience et attribuée à la psychologie descriptive du point de vue empirique (Brentano, 2008).

Une telle relation d'identité s'assume non pas par rapport à l'espace ou au milieu, et qu'en plus elle subsume, mais par rapport au temps subjectif. Ces perceptions sont les vécus d'appréhension perceptive (Husserl, 1966) des relations de la pensée à l'unité de la conscience. Son composé, soit les actes de représenter ensemble avec ceux de juger et/ou ceux de sentir, se combine par rapport à l'objet commun de l'intentionnalité.

Voici les circonstances : les perceptions sur ces vécus immobilisent l'activité de la conscience, d'où l'impact du temps subjectif sur le temps objectif. Ces vécus furent les perceptions des consciences d'une collectivité et qui coïncidaient en cela qu'elles tenaient pour intentionnel le même objet sur lequel elles ont alors converger, soit vers une signification commune.

Mais ce n'est pas sur la signification qu'à porté mon intérêt, mais plutôt sur l'intervalle de convergence, c'est-à-dire sur ce qu'il y a de mobile dans l'immobilité, autrement dit l'acte de connaître comme contenu du temps subjectif. Les modes de l'acte de connaître, entre autres modes, désirer, croire, vouloir, souhaiter, juger vrai ou juger faux, concernent des considérations pour le sens.

Mais je n'ai pas abordé ces représentations en tant qu'unités déjà constituées. Mes observations ont au contraire concerné l'unité de la conscience du point de vue de son processus d'idéalisation, autrement dit le rapport du vécu à la signification. La science, en confirmant l'inétendue des phénomènes psychiques et dans ses comparaisons avec l'étendue des phénomènes physiques, m'a permis de placer un point A et un point B, et cette possibilité sur un axe qui, en le traçant ainsi a délimité un intervalle.

Sur son parcours, des qualités gravitent autour de l'axe. À l'inverse des lois de coexistence et de succession rapportées aux méthodes ordinaires de la psychologie analytique, je n'ai pas traité la visée *in recto* sur les sensations, mais plutôt la visée *in obliquo*. Je répète avec d'autres mots que les forces rapportées à la science de la nature, celle qui observe l'influence des phénomènes physiques sur les organes sensoriels, sont déjà là, déjà mesurées et définies.

Puisque ces forces sont définissables et mesurables, alors je me suis intéressé à l'indéfinissable (Husserl, 1966) pour contribuer à la recherche scientifique, c'est-à-dire aux relations qui sont moins celles de ressemblance dans la différence, quand bien même ces dernières relations concernent l'individualisation dans son processus. Mais elles participent peu à l'objectivation de l'objet de l'intentionnalité et à ses fins de réalisation, mais plutôt à ses fins de reconstitution.

En définitive, tandis que les attributs sont donnés en fonction du milieu, donc *in obliquo*, l'objet est toujours cet objet, puisqu'il est donné en fonction de l'appréhension qu'est le fond de la conscience, soit l'identicité qui renvoie *in recto* au concept. Au contraire sa matérialité suppose des attributs définissables, car d'après le milieu, c'est-à-dire les caractéristiques physiques et les relations contigües entre ces caractéristiques.

Les différences dans le flux sont seulement d'intensité, à savoir (i) plus le mouvement se rapproche de l'extrême homogène, plus les oscillations s'amenuisent jusqu'à la formation d'un axe vidé de toute matière ; autrement (ii) plus le mouvement se rapproche de l'extrême hétérogène, plus le comportement oscillatoire est manifeste. Le résultat de cette observation a été le suivant.

À savoir, si les seules uniformités de successions représentent la matérialité d'un axe tiré d'un point A à un point B, alors la succession est qualifiable de détermination quantitative. En revanche, si les simultanéités de successions représentent la matérialité d'un axe tiré d'un point A à un point B, alors la succession est qualifiable de détermination qualitative. L'argument ayant pour preuve une différence seulement d'intensité, confirme alors que ces deux contenus, avec leur respective conclusion, ont un objet commun qui les lie.

RÉFÉRENCES

BAIN, Alexander. *L'esprit et le corps :* considérés au point de vue de leurs relations ; suivis d´études sur les erreurs généralement répandues au sujet de l'esprit. 4. ed. Trad. William Battier. Paris : Germer Baillière et Cie, 1880.

BARBIZET, Jacques. « Les mécanismes cérébraux de la pensée (petite note introductive de Jean Gillibert) ». *Revue française de psychanalyse : organe officiel de la Société psychanalytique de Paris*, Paris, v. 46, n. 3, p. 601-617, 1982. Disponível em: https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5448826j. Acesso em: 21 fev. 2021.

BARTHÉLEMY-MADAULE, Madeleine. *Bergson, adversaire de Kant*. Paris : Presses Universitaires de France, 1966.

BERGSON, Henri. *Durée et simultanéité :* à propos de la théorie d'Einstein. 7. ed. Paris : Presses Universitaires de France, 1968.

BERGSON, Henri. *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris : Librairie Félix Alcan, 1889.

BERGSON, Henri. *Matière et mémoire :* Essai sur la relation du corps à l'esprit. 72. ed. Paris : Presses Universitaires de France, 1965 [1939].

BRENTANO, Franz Clemens Honoratus Hermann. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008 [1874].

CHOMSKY, Noam. *Aspects de la théorie syntaxique*. Trad. Jean-Claude Milner. Paris : Les Editions du Seuil, 1971.

CHOMSKY, Noam. « Un compte rendu du « comportement verbal » de B. F. Skinner ». *Langages*, Paris, v. 4, n. 16, p. 16-49, 1969. Seção Psycholinguistique et grammaire générative. DOI : https://doi.org/10.3406/lgge.1969.2016. Accéder dans : 19 fév. 2021.

CICUREL, Francine. *Les interactions dans l'enseignement des langues :* agir professoral et pratiques de classe. Paris : Didier Érudition, 2011.

DESCARTES, René. *Discours de la méthode*. Paris : Librairie générale française (Le Livre de poche), 2000 [1637].

FREGE, Friedrich Ludwig. *Écrits logiques et philosophiques*. 2. ed. Trad. Claude Imbert. Paris: Éditions du Seuil, 1971 [1871].

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich. *Logique de Hegel, Tome premier*. Trad. Anna Véra. Paris: Librairie Philosophique de Ladrange, 1859.

HUME, David. *Traité de la nature humaine, Livre I :* De l'entendement. Trad. Philippe Folliot. London : John Noon, 1739.

HUSSERL, Edmond. *Méditations cartésiennes :* introduction à la phénoménologie. Trad. Gabrielle Peiffer et Emmanuel Levinas. Paris : J. Vrin, 1966.

JAMES, William. *Le pragmatisme*. Trad. Emmanuel Le Brun. Paris : Ernest Flammarion, 1911.

JAMES, William. *L'idée de vérité*. Trad. Louis Veil e Maxime David. Paris : Librairie Félix Alcan, 1913.

KANT, Immanuel. *Critique du jugement, suivie des Observations sur le sentiment du beau et du sublime, Tome premier*. Trad. Jules Barni. Paris : Librairie philosophique de Ladrange, 1846.

KANT, Immanuel. *Critique de la raison pure*. Trad. André Tremesaygues et Bernard Pacaud. Paris : Librairie Félix Alcan, 1905 [1781].

KANT, Immanuel. *Critique de la raison pure pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888.

KANT, Immanuel. *Logique de Kant*. 2. ed. Trad. Joseph Tissot. Paris : Librairie Philosophique de Ladrange, 1862.

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm. *La monadologie*. Nouvelle édition avec une introduction, des sommaires... un lexique de la terminologie leibnizienne par Alexis Bertrand. Paris : E. Belin, 1886.

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm. *Nouveaux essais sur l'entendement humain*. 2. ed. Paris : Librairie Hachette et Cie, 1898.

MALEBRANCHE, Nicolas. *Œuvres de Malebranche*. Deuxième série. Livre premier. Paris : Charpentier Librairie-Éditeur, 1842.

RIBOT, Théodule-Armand. *Psychologie de l'attention*. 3. ed. Paris : Librairie Félix Alcan, 1896.

RICOEUR, Paul. Analyses et problèmes dans *Ideen II* de Husserl. *In* : BIRAULT, Henri ; LEVINAS, Emmanuel ; RICOEUR, Paul. *Phénoménologie Existence :* Recueil d'études. Paris : J. Vrin, 1984. p. 23-76.

RICOT, Jacques. *Leçon sur « La perception du changement » de Henri Bergson*. Paris : Presses Universitaires de France, 1998.

RIEGEL, Martin; PELLAT, Jean-Christophe; RIOUL, René. *Grammaire méthodique du français*. 6. ed. Paris : Presses Universitaires de France, 2016.

ROULET, Eddy. *Théories grammaticales, descriptions et enseignement des langues*. Paris : F. Nathan, 1972.

ROUSSARIE, Laurent. *Sémantique formelle*. Berlin : Langage Science Press, 2017. Volume 1: Introduction à la grammaire de Montague.

SEARLE, John Rogers. *L'intentionalité :* Essai de philosophie des états mentaux. Trad. Claude Pichevin. Paris : Les Editions de Minuit, 1985.

SEARLE, John Rogers. *Sens et expression :* études de théorie des actes du langage. Trad. Joëlle Proust. Paris : Les Éditions de Minuit, 1982.

SCHÉRER, René. *La phénoménologie des « recherches logiques » de Husserl*. Paris : Presses Universitaires de France, 1967.

SCHOPENHAUER, Arthur. *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*. Trad. Jean Alexandre Cantacuzène. 11. ed. Paris : Librairie Félix Alcan, 1900 [1851].

SCHOPENHAUER, Arthur. *Le monde comme volonté et comme représentation*. Tome 1. Trad. Jean Alexandre Cantacuzène. 3. ed. Leipzig : F. A. Brockhaus, 1859 [1819].

SIMONDON, Gilbert. *L'individuation psychique et collective à la lumière des notions de Forme, Information, Potentiel et Métastabilité*. Paris: Editions Aubier, 1989.

SMITH, Adam. *Théorie des sentiments moraux ou Essai analytique sur les principes des jugements que portent naturellement les hommes, d'abord sur les actions des autres, et ensuite sur leurs propres actions, suivi d'une dissertation sur l'origine des langues*. Paris : Guillaumin et Cie, 1860. v. 1.

STUART MILL, John. *La philosophie de Hamilton*. Trad. Émile Cazelles. Paris : Germer Baillière, 1869.

STUART MILL, John. *Système de logique déductive et inductive*. Exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique. Livre VI *:* de la logique des sciences morales. Trad. Louis Peisse. Paris : Librairie philosophique de Ladrange, 1866. Disponível em: http://classiques.uqac.ca/classiques/Mill_john_stuart/systeme_logique/livre_6/systeme_de_logique_6.pdf. Acesso em: 22 nov. 2020.

VANDERVEKEN, Daniel. La théorie des actes de discours et l'analyse de la conversation. *Cahiers de Linguistique Française*, Genève, n. 13, p. 8-61, 1992. Disponível em: https://clf.unige.ch/numeros/13/. Acesso em: 25 maio 2019.

VOSS, Josef. Noam Chomsky et la linguistique cartésienne. *Revue Philosophique de Louvain*, Quatrième série, tome 71, n. 11, p. 512-538, 1973.



À PROPOS DE L'AUTEUR

Ses recherches concentrent des domaines d'étude dans le cerne des Sciences du language, comme la psychologie scientifique, la philosophie moderne et la pragmatique. Outre sa participation à des congrès scientifiques, nous retrouvons ses travaux de recherche dans quatre précédents ouvrages, mais également sous forme d'articles publiés dans des revues à comité de lecture scientifique et sous forme de chapitres de livre dans des ouvrages collectifs.

ISBN 978-65-87106-98-4

UESB Universidade Estadual do Sudoeste da Bahia

GOVERNO DO ESTADO BAHIA SECRETARIA DA EDUCAÇÃO